

XIAO BAI

LA CONCESSION
FRANÇAISE

Roman traduit du chinois
par Emmanuelle Péchenart

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS FINANCIER
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

Titre original : *Zu Jie*

© 2011, Xiao Bai

First published in Chinese by Shanghai 99 Readers' Culture Co., Ltd.,
2011

© 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1172-1

And walked like an assassin through the town.
And looked at men and did not like them.
But trembled if one passed him with a frown.

W. H. Auden
*In Time Of War : A Sonnet Sequence
with a Verse Commentary*

In fact, when the moment came, Power had not so much to be seized as to be picked up. It has been said that more people were injured in the making of Eisenstein's great film *October* (1927) than had been hurt during the actual taking of the Winter Palace on 7th November 1917.

Eric Hobsbawm
*The Age of Extremes :
The Short Twentieth Century, 1914-1991*

Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage une Liste des personnages et un Index regroupant les notes de l'auteur (qui concernent fréquemment les noms propres, de lieux notamment, et indiquent les transcriptions ou les équivalents actuels) et celles de la traductrice.

PROLOGUE

Mardi 19 mai 1931 (an XX de la République), 2 h 24.

Une violente secousse ébranla le mur de la cabine, il y eut deux brefs coups de sifflet, Xue ouvrit les yeux. Avec la tête sous le drap, le bruit des vagues ressemblait à des coups de tonnerre venus d'un autre monde. Ce monde-ci, en dessous du drap, était toujours aussi confortable et tiède, bien que soumis à un doux balancement. Même le dos nu de Teresa tremblait dans l'obscurité. Il mit longtemps à comprendre : les machines s'étaient remises en route.

Au-dehors flottait une brume compacte. On ne voyait plus les étoiles et s'il était monté sur le pont à cette heure, il aurait probablement eu l'impression d'évoluer dans un rêve au milieu des ténèbres opaques, dépourvu de repères sur le sol glissant et hasardeux, le corps saisi de froid, et même menacé de la perte de contrôle... On entendait le ressac, sans distinguer la mer qui s'étendait dans l'obscurité infinie vers les lointains et, de ce côté, à plusieurs centaines de mètres, jusqu'aux bouées du ponton d'accostage dont on voyait clignoter faiblement les feux à travers mille épaisseurs de brume.

C'était marée montante. Le pilote était déjà à bord. Le *Paul-Lécat* avait effectué une manœuvre et rectifié de

quinze degrés à droite la position de la proue, l'arrière du bateau en virant à tribord avait manqué heurter le croiseur italien *Libia* qui venait de jeter l'ancre d'eaux profondes, il y avait quelques heures à peine. Ils stationnaient depuis hier soir dans cette zone de mouillage temporaire à l'entrée de l'estuaire du Yangtsé, approximativement à 31 degrés de latitude nord et 122,32 degrés de longitude est, non loin de l'archipel de Zhoushan.

Le navire quittait le mouillage à grande vitesse. Dans deux heures la marée serait pleine, il ne fallait pas manquer le moment pour emprunter l'Astrea Channel. Au nord les bancs de sable affleuraient, le fond de la voie navigable était également plein de vase. A marée basse, certains endroits du littoral se trouvaient à moins de vingt pieds de fond, le *Paul-Lécat*, avec une jauge de sept mille cinq cents tonnes et un tirant d'eau de vingt-huit pieds, devait passer à marée haute pour pouvoir atteindre la prochaine zone de mouillage de Wusong, à l'embouchure du Huangpu.

Ce chenal de navigation venait juste d'être ouvert aux paquebots. Auparavant, les navires de gros tonnage, pour franchir l'estuaire en allant vers le Huangpu, empruntaient la voie la plus au nord qui contournait les hauts-fonds et l'île Changxing, où la zone littorale était encore plus difficile à repérer. L'année précédente, le *Paul-Lécat* avait bien failli y rester et mettre un terme à ses quinze années de carrière en mer. Dans le brouillard dense d'un jour d'hiver, il avait heurté de plein fouet les récifs d'Amherst Rocks, qui avaient déjà causé la perte d'innombrables bateaux. C'était d'ailleurs après le naufrage d'un petit croiseur anglais qui portait le nom d'Amherst qu'on les avait appelés ainsi.

Le *Paul-Lécat* avait été mis en cale sèche à Shanghai. Il venait d'en sortir, en janvier dernier, pour effectuer la

traversée jusqu'à Marseille. Au retour il avait fait escale à Haiphong puis Hongkong, et regagnait maintenant Shanghai.

Le navire stoppa les machines avant l'embouchure du Huangpu, à Wusong. Une heure plus tôt, on avait de nouveau frôlé l'incident avec un bateau de commerce qui faisait route en direction de l'estuaire, les deux vapeurs étaient passés bâbord contre bâbord – *pass port to port*, comme l'écrivait le pilote en consignait les observations du jour dans le livre de bord. La surface de l'eau était masquée par le brouillard, il n'avait pas entendu la corne de brume de l'autre bateau et, lorsqu'il avait vu ses feux rouges de bâbord, les deux navires étaient prêts de se percuter. Quinze degrés à droite. En manœuvrant pour céder au dernier moment le passage, le *Paul-Lécat* avait bien failli se retrouver hors du chenal de navigation et s'enliser sur le côté de la digue de sable.

Une faible lueur rouge s'infiltrait par la porte et Xue en l'ouvrant avait eu des sueurs froides, le paquebot arrivait en face, son château comme un énorme building en train de s'écrouler et prêt à l'ensevelir. Il avait réintégré la cabine et la chaleur des draps. Teresa avait un sommeil d'animal, avec de lentes respirations sonores, parfois entrecoupées de spasmes. De l'ongle de l'index, il lui parcourut l'épine dorsale, effleura une grande tache de vin qui s'étalait comme un nuage violet entre ses omoplates.

Dans ce voyage il faisait office d'accompagnateur. Il connaissait son nom, mais en dehors de ça, malgré tout le mal qu'il s'était donné pour en savoir davantage sur son compte, il n'avait réuni que de vagues informations. D'ailleurs personne ne lui demandait d'être un agent de liaison, être un amant correct aurait dû lui suffire. *Elle s'y connaît mieux que personne en antiquités et en bijoux*

précieux. Elle possède un grenat vert strié d'une inclusion dorée en queue de comète. Elle aime fumer cigarette sur cigarette, surtout au lit. Elle a de mystérieuses relations à Hongkong et Saïgon. Certaines allégations relevaient purement d'une fantasmagorie professionnelle – les personnages énigmatiques excitaient toujours son imagination. Il était photographe et vivait des travaux qu'il parvenait à vendre à certains organes de presse, d'importances diverses, des Concessions. Ses jours de chance, il arrivait à tirer cinquante dollars d'un cliché de scène de crime.

Ils avaient fait connaissance sur les lieux d'un meurtre, près du corps de la victime. Leur seconde rencontre, c'était au Lily Bar, dans le quartier de Hongkew, à côté d'un salon de massage signalé par une lanterne – à l'époque, il l'avait trouvée tout à fait semblable aux Parisiennes représentées dessus.

En fait, il venait juste d'apprendre comment elle se prénomait. A l'hôtel Continental, à Hanoi, il avait entendu des gens l'appeler ainsi – Teresa. Avant, il savait seulement qu'on l'appelait *Meiye Furen*, Dame Feuille de Prunier. Tout le monde disait qu'elle était allemande, mais il avait fini par comprendre que c'était une Russe blanche. Elle le rendait fou. L'Astor House Hotel de Shanghai, le Continental de Hanoi... sur ces vastes balcons, le long de ces corridors immenses, avec les ventilateurs qui tournaient au-dessus de vos têtes, impossible de savoir d'où le vent soufflait. L'air était chargé d'une voluptueuse odeur de fruits tropicaux, la brise qui entrouvrait les rideaux vert pâle séchait les corps en sueur. Il était bien près de tomber amoureux, et puis...

Maintenant, à marée basse, le bateau devrait attendre douze heures au mouillage la prochaine marée

avant de poursuivre sa route et d'emprunter le Huangpu. Un autre pilote monterait à bord.

Xue écarta le drap, sauta hors du lit et s'habilla pour aller sur le pont, où il se rendit compte que le bateau était encore loin d'accoster. L'horizon blanchissait peu à peu, un vent froid se glissa dans son col et il fit demi-tour pour rejoindre la salle à manger, il avait besoin d'un thé chaud.

Une autre cabine de première classe, à tribord. Leng Xiaoman aussi était en train de se lever. Le plan prévoyait qu'elle se rende à la station radio et transmette un message urgent.

Elle devait agir discrètement, sans réveiller son mari endormi près d'elle. Cao Zhenwu était en mission spéciale, envoyé par un haut dignitaire de Nankin. Nankin qui était actuellement le siège du gouvernement nationaliste et la capitale de la Chine. Cao Zhenwu devait préparer secrètement la venue de cette huile du Kuomintang à Shanghai, dans la Concession française, puis l'escorter jusqu'à Canton.

Il ronflait par à-coups. Sa respiration était aussi inégale que son caractère, tantôt aimable tantôt emporté, insaisissable. Leng Xiaoman le regarda, dans un curieux état d'esprit. Il lui faisait peine, finalement. Elle avait cherché, dans sa vie quotidienne, des raisons de le détester. De toutes ses forces, elle avait fait le tour des choses qui pouvaient l'insupporter chez lui, sans rien trouver de réellement déterminant. Mais ce sont des raisons plus sublimes, des vérités aveuglantes, qui donnent un vrai sens à notre vie et peuvent en changer le cours, et n'est-ce pas cela qui importe ?

Arrivés Wusong entrée sur zone comme prévu accostage dix heures – Cao

L'opérateur radio envoya le message à l'indicatif XHS, celui de la station côtière de Shanghai. Une demi-heure plus tard, dans l'immeuble des télécommunications, 21b Szechuen Road, le préposé de nuit ouvrait la porte vitrée et se rendait au comptoir, où il remit le télégramme à un homme qui attendait depuis déjà deux heures. Un certain M. Lin, réceptionniste au China Travel Service.

La porte du restaurant était fermée. Xue retourna à la cabine, Teresa dormait toujours.

A Hanoi, il avait décidé de rompre, de se libérer d'elle une bonne fois, de ne plus occuper sa chambre ni son lit. Elle s'était bien moquée de lui. Sa résolution était prise d'aller réserver une cabine en troisième classe. Il était sorti en courant de l'hôtel et en fureur s'était rendu jusqu'au port. Debout sous un palmier, les pieds dans les crachats rouges de bétel, il avait contemplé les petits vendeurs sur le quai, en courtes vestes noires annamites, il avait respiré l'air chargé d'entêtantes odeurs de sueur... et sans savoir pourquoi, il était retourné à l'hôtel.

Elle n'avait même pas cherché à le rattraper, elle savait qu'il reviendrait bien gentiment de lui-même. Il était jeune, sept ou huit ans de moins qu'elle. Elle le tenait sous sa coupe. Qui était-ce ? Qui est cet homme ? avait-il demandé. Elle avait répondu : M. Chen. A Hongkong, elle était sortie seule, l'abandonnant une journée entière à l'hôtel. Il avait cru d'abord qu'il s'agissait d'un Russe, un de ces Russes blancs contraints de céder leurs derniers bijoux. Sur le

bateau, entre Hongkong et Haiphong, il l'avait aperçu, ce Chen. Teresa avait feint de ne pas le connaître. Ce type louche avait fait route avec eux jusqu'à Hanoi et, dans le hall de l'hôtel, Xue l'avait clairement entendu qui la hélait – Teresa. Il était descendu pour s'acheter un paquet de cigarettes, et c'est à ce moment précis qu'il l'avait vue entrer dans la chambre de Chen.

Elle n'était rentrée à leur chambre qu'à minuit. Il l'avait interrogée, en rage il l'avait poussée contre le mur et avait soulevé sa jupe, avait tiré sur sa culotte de soie et tendu la main pour la toucher. Elle n'avait même pas pris la peine de se laver. Elle souriait en le regardant, jusqu'à ce qu'il lui demande : Qui est-ce ? Pourquoi nous suit-il depuis Hongkong ?

Elle l'avait repoussé, s'était moquée de lui. Mais pour qui se prenait-il ? Pour quelqu'un qui était tombé amoureux d'elle, pour quelqu'un que sa façon de fumer rendait fou. Elle fumait sans filtre, sans aucun fume-cigarette d'ambre ou de jadéite, jamais, avec des brins de tabac collés à ses lèvres rouges, ses courts cheveux bruns ébouriffés jetant une ombre équivoque sur son visage blême.

Il était assis sur le lit, elle dormait profondément. Son sac à main était posé sur la table de nuit, il n'avait jamais fouillé dans ses affaires avant, il ouvrit le sac, dans le halo de lumière gris argent projeté par le hublot apparut un objet métallique, très noir, il s'en saisit. Un pistolet.

Le sac lui fut arraché des mains tandis qu'un coup de pied dans les fesses le jetait à terre. Teresa était assise sur l'oreiller. L'éclat blanc-gris, par le hublot, virait à l'orange, elle le regardait, ses épaules nues baignées de lumière, fraîches et transparentes. Il sentit le chagrin qui montait, il se leva, attrapa son appareil photo et quitta la cabine.

La brume avait fini de se disperser à la surface du fleuve, l'eau étincelait et le soleil teintait de rouge sang le pont peint en blanc. Il descendit sur le pont inférieur et marcha vers l'avant du bateau. Des câbles, des bâches, les chaloupes rangées par ordre de numéros... Des grappes de passagers s'amassaient contre le bastingage, le soleil se levait.

Des chaises et des tables étaient disposées là, mais la toile des sièges était humide, alors personne ne s'asseyait. D'autant qu'il n'y avait personne ici à cette heure, le vent soufflait trop fort à la proue. Il s'appuya au garde-corps, sept ou huit navires étaient accostés, disposés en éventail, la proue orientée sud-ouest en direction de Wusong. Le plus proche était un vapeur postal américain, le *President-Jefferson*, les flancs battus par les flots, à pleine charge, la partie émergée de sa coque peinte en orange couverte de gouttes d'eau, comme un gros animal glabre au corps perlant de sueur. Des ordures restées en surface s'amassaient tout autour de la ligne de flottaison, survolées par des mouettes à la recherche de déchets comestibles. Il lança ses imprécations vers le ciel, et l'apitoiement sur soi laissa bientôt place à la colère.

Une ombre blanche palpita au coin de son œil, un petit carré de soie... un mouchoir. Il dansait dans le vent au-delà du bastingage, comme la corolle d'une méduse blanche qui s'ouvre et se rétracte. Xue tourna la tête, une femme se tenait appuyée à l'autre extrémité du garde-corps, en manteau de drap noir et robe chinoise à carreaux verts et blancs (une mince bande de tissu était visible en dessous de son manteau). Le soleil levant, du côté de l'estuaire, illuminait le bateau sur tribord, illuminait les cheveux de la femme, ses joues étaient parsemées d'éclairs scintillants, on aurait dit

qu'elle pleurait. Il avait l'impression de l'avoir déjà vue, ce visage très blanc, ces prunelles éblouies par le soleil, des larmes qui semblaient transformées en gouttes dorées, il se demanda dans quel film cela pouvait bien être. Il était sûr de l'avoir déjà vue quelque part. Est-ce qu'elle ne tenait pas le rôle principal, mais de quel film ? Il n'arrivait pas à en détacher son regard, et resta un moment sans retrouver ses esprits.

La cloche sonna, invitant les passagers à se rendre à la salle à manger. Leng Xiaoman, d'un revers de main, se frotta le visage. Elle l'avait remarqué, cet homme plein d'une colère qu'il semblait ne pas savoir comment exprimer, et elle faisait demi-tour pour s'en aller quand elle aperçut l'appareil photo pendu à une bandoulière très longue, qui lui arrivait presque au ventre. Le cache était ôté et il avait le doigt sur l'obturateur. Elle s'esquiva rapidement.

Vers huit heures trente, le pilote monta par l'échelle de coupée à bâbord. Il était chargé de guider le vapeur pour son entrée dans la passe de Wusong, puis sur le Huangpu jusqu'au terme de la traversée, l'International Settlement de Shanghai. Deux mois plus tôt, le pilote aurait pu monter à bord à midi, la prochaine pleine mer étant à plus de deux heures de l'après-midi.

La raison de cet horaire modifié résidait dans de nouvelles pratiques dans la gestion du port. Un règlement signé de la main du commissaire aux affaires portuaires fixait désormais à sept heures trente l'entrée en service des pilotes. Les compagnies maritimes devaient transmettre quotidiennement les avis de lamassage concernant les entrées de bateaux dans le port, et les autorités portuaires y affectaient les pilotes de service. Une manière, à les en croire, de faire gagner une journée de paie aux pilotes.

Le syndicat des pilotes avait très rapidement envoyé une note demandant à tous d'appliquer à la lettre le règlement. Autrement, le boulot serait récupéré par d'autres. Ces derniers temps, en effet, de soi-disant pilotes s'introduisaient sur les navires, dépourvus de permis officiel et surtout de l'indispensable connaissance du secteur, ils se trouvaient promus à ce poste simplement pour s'être tapé sur l'épaule avec le capitaine près du ponton, sans parler de leurs tarifs très avantageux, et ils avaient le culot de guider les bateaux dans le port. Des usurpateurs qui profitaient d'une organisation inconséquente, et il y en avait long à dire là-dessus.

Ces dernières années, le marasme où était tombé le commerce international avait fait régulièrement dégringoler la valeur de l'argent et désormais les pilotes pleuraient misère dans les bureaux. Depuis plus d'un siècle, leurs services avaient toujours été rémunérés en taëls argent, quand dans le reste du port les salaires étaient calculés selon le cours de l'or. Cette pratique leur coûtait cher à présent, car pour un même travail ils touchaient une somme qui avait considérablement diminué, en même temps que le taux de change. S'ils bravaient vents et marées pour faire ce travail, c'était bien pour gagner des sous, non ? Le syndicat s'était plaint au commissaire des affaires portuaires, qui bien sûr s'en lavait les mains. Le ministère des Transports du gouvernement de Nankin avait produit récemment une note officielle spécifiant qu'avant la fin 1933 il aurait repris en main tout le service du lamanage. Le commissaire aux affaires portuaires, sommé de se trouver de nouveaux revenus, avait-il la tête à s'occuper de tout le monde ? Il ne restait qu'une solution au syndicat des pilotes, déclencher la grève, eh bien allez-y, bloquez le Huangpu, comme le criaient certains – un vrai chahut

dans les bureaux. Résultat, loin d'augmenter la rémunération de leurs services (« Vous n'avez qu'à attendre que le commerce international sorte de la crise », leur avait dit l'inspecteur des douanes), la grève avait fait surgir des foules de pilotes autoproclamés.

Et voilà où on en était : obligés de se tirer du lit dès la première heure pour aller gagner sa croûte – de haute lutte, on aurait pu dire.

Le pilote n'était pas monté seul à bord, quatre hommes en courte veste d'ouvrier étaient arrivés par une seconde vedette jusqu'au *Paul-Lécat*, où les deux embarcations s'étaient arrêtées l'une derrière l'autre au pied de l'échelle de coupée. Le pilote devina que c'étaient des émissaires d'une société secrète, il avait vu qu'ils portaient des armes.

Quand les quatre hommes arrivèrent dans la cabine, Cao Zhenwu était prêt, il s'était habillé et avait pris son petit-déjeuner. Ses deux gardes du corps emportèrent les bagages sur le pont. Il resta assis dans un canapé des premières classes, Leng Xiaoman se tenait dehors, près du bastingage. Il ne savait pas ce qui l'avait décidée à le suivre dans ce périple, alors qu'elle gardait cette mine renfrognée depuis le départ. Elle frissonna soudain, vint ouvrir sa valise, d'où elle tira un foulard rouge qu'elle se mit sur la tête.

Cao Zhenwu avait averti de son arrivée la police de la Concession française, mais il avait aussi obtenu la protection de la Bande noire. Sans attendre l'accostage dans l'International Settlement, il allait débarquer au quai Kin Lee Yuan, qui se trouvait sur la Concession française. Dans la sphère d'influence du patron de la Bande noire.

Les deux vedettes quittèrent le navire en même temps. Dans l'une avait pris place un Français, qui avait

embarqué à Haiphong après être venu par le train de Hanoi, d'où il était envoyé par les services de la Sûreté pour remettre certains documents confidentiels au chef du service politique de la police française. Dans l'autre vedette étaient assis Cao Zhenwu, son épouse, leurs deux gardes du corps, ainsi que les quatre hommes de main de la Bande noire. Au bout de très peu de temps, madame déclara qu'elle se sentait mal et voulut absolument s'extraire de la cabine pour « prendre l'air ».

Il faisait grand jour. Lin Peiwen était assis sur la rambarde mangée de rouille, au-dessus de l'escalier qui plongeait de la jetée jusqu'au fleuve, plus bas que le niveau de l'eau. Une mousse grisâtre flottait le long du quai, parmi des morceaux de bois pourri et des feuilles de chou. C'était un débarcadère pour la pêche, il avait pu observer quelques dockers assis sur le quai Kin Lee Yuan à proximité, avec leur insigne en cuivre autour du cou ; seuls les ouvriers qui le portaient étaient autorisés à pénétrer jusque-là. Lin regarda, sur l'autre rive, Liujia Zui, que le Huangpu contourne en décrivant un brusque virage vers le sud. Liujia Zui, le « Bec des Six Maisons », dessinait un petit cap bordé par le chenal de navigation, les gens disaient qu'autrefois vivaient là six familles, qui lui avaient donné son nom. Maintenant il n'abritait plus seulement six familles, toutes les entreprises avaient construit des entrepôts dans ce secteur, une succession de hauts murs noirs longeait la rive, coupés par quelques misérables champs de colza épargnés, comme des chicots qui tiendraient encore dans une bouche édentée. Au milieu de tous les bateaux qui débouchaient sur le fleuve de ce côté-là, il n'arrivait pas à repérer les deux petites embarcations qu'il cherchait. Dans les journaux, on disait que les services de dragage

allaient lancer un chantier pour combler avec des pierres et des gravats une fosse profonde qui s'ouvrait là.

Au petit matin, il s'était servi de faux papiers pour récupérer le télégramme envoyé par l'opérateur radio du navire. Il en avait déjà transmis le contenu à Lao Gu : la cible serait présente selon le plan prévu. Dans un certain sens, il s'agissait de la star du jour, et les autres, à commencer par lui-même, Lin Peiwen, n'étaient que des seconds rôles.

A l'aube Gu Fuguang, alias Lao Gu, était à l'embarcadère Lanni Du à Pudong. Avec deux autres personnes, il avait loué les services d'un batelier pour effectuer la traversée. Les Concessions étrangères n'autorisaient qu'un petit nombre de compagnies chinoises et étrangères à assurer la liaison entre les deux rives et l'interdisaient aux particuliers. Mais dans le cours immense et ondoyant du Huangpu, il y avait encore suffisamment de gens prêts à braver l'interdit pour transborder des passagers.

Ils prirent place dans une Peugeot marron à quatre portes qui les laissa à l'entrée de la gare maritime, sur le quai Kin Lee Yuan. Lin Peiwen aperçut les deux vedettes qui débouchaient de la courbe l'une derrière l'autre, il vit qu'à l'entrée de la cabine se tenait une femme, appuyée à la rampe chromée, son foulard rouge voletait dans le vent du large. Il fit demi-tour et s'éloigna, sortit des docks de pêche par un trou dans le grillage. Arrivé auprès de la Peugeot, il fit un signe de la main.

Ge Yamin sauta hors de la voiture et se perdit dans la foule. Il y avait du monde à l'entrée de la gare maritime, sur le quai de France. Lin Peiwen reconnut le journaliste, avec ses airs de comploteur, on ne voyait que lui.

Dire qu'il était journaliste, c'était faire honneur à Li Baoyi. L'agence Arsène Lupin n'avait jamais dépassé un effectif de trois personnes. Un bulletin tous les trois jours, une grande feuille in-quarto par semaine. Après avoir eu l'information, il était accouru à la première heure. Mais la nouvelle était trop effrayante, il n'avait pas eu le courage de la garder pour lui et l'avait vendue à quelques autres journalistes, à la maison de thé. A cet instant, ils se tenaient pour la plupart avec lui, d'autres avec leurs appareils photo attendaient quelques mètres plus loin.

Cheng Youtao, l'inspecteur en chef du commissariat de la Porte du Nord dans la Concession, entraït justement par la grande porte avec quelques agents. Un personnage important devait débarquer ce matin, la Bande noire assurait sa protection rapprochée mais la police avait la responsabilité d'écarter les gêneurs et de boucler l'accès au pont flottant du débarcadère. Les voitures s'y rendraient directement. De la Peugeot marron on vit l'apparition des forces de police, l'auto redémarrâ lentement et dépassa l'entrée de la gare maritime.

Gu Fuguang prit position à l'angle de la rue Taikoo ; sous sa longue robe, il cachait un Browning M1903 dans la poche gauche de son pantalon de serge grise, une poche ajoutée spécialement, plus profonde, idéale pour un petit calibre. Dans son dos, une curieuse bâtisse sans fenêtres abritait les chambres froides des établissements de pêche Shunchang. Gu Fuguang était inquiet, les choses se présentaient mal, le débarcadère était bouclé et personne ne pouvait circuler près du pont flottant. S'il y avait plusieurs voitures, si leurs rideaux étaient tirés...

Posté de l'autre côté de la rue, Lin Peiwen scrutait les lieux derrière Lao Gu. Après deux minuscules rues

parallèles à la rue Taikoo, se trouvait le poste de garde, proche des grilles qui fermaient la Concession française au sud. Plus loin encore, là où le quai de France devenait Ouei Maloo, on entra en territoire chinois ; l'immeuble à l'angle abritait le siège de la police maritime de Shanghai. Lin Peiwen était chargé de surveiller étroitement ces deux endroits. Mais le poste d'observation crucial était celui de Gu Fuguang, qui avait sous les yeux tout ce qui se passait à l'entrée de la gare maritime.

Leng Xiaoman avait débarqué. Elle aussi s'était aperçue que quelque chose clochait. Il y avait trois Ford huit cylindres, elle avait pris place dans celle du milieu, à côté de Cao Zhenwu. Elle ne savait pas si les autres pouvaient voir dans laquelle elle se trouvait, les rideaux étaient soigneusement tirés. Elle prit sa décision et dès lors cessa de douter.

L'inspecteur en chef Cheng Youtao se tenait sur le pont flottant pour accueillir les arrivants. Il avait ordonné aux deux gardes du corps de lui remettre leurs armes. Dans la Concession française, il était interdit aux citoyens ordinaires de porter des armes sans permis, c'est pourquoi la Bande noire se chargeait de la sécurité.

Il était tout juste dix heures, comme Li Baoyi le rapporterait ensuite à Xue dans la maison de thé, il venait d'entendre sonner le carillon des douanes, il en aurait juré.

C'est alors que les détonations commencèrent, une multitude de pétards se mirent à exploser en chaîne derrière des rickshaws qui faisaient la queue à l'entrée de la gare maritime. Plus tard, la police prouverait l'existence de ces pétards, accrochés aux grilles qui entouraient la gare maritime. Sur une surface bien délimitée, le sol serait jonché de petits lambeaux de papier exhalant une forte odeur de poudre. Quand se produisait ce

genre d'incident, les forces de police de la Concession avaient des réflexes conditionnés. Les pétards étaient largement utilisés dans les petites manifestations sans ampleur qui avaient lieu ces temps-ci. Si cette pétarade ne risquait pas de causer le moindre dégât, les crépitements en chaîne suffisaient à produire un beau chambard.

Un rickshaw s'était extrait de la file et bloquait l'accès à la voiture où se tenait Leng Xiaoman. La vitre était ouverte, elle tira le rideau, sortit la tête et, s'enfonçant l'index au fond de la gorge, se mit à rendre le lait de son petit-déjeuner. L'auto s'arrêta brusquement, la tête de Xiaoman brinquebala et ses vomissures aspergèrent la carrosserie. Elle n'avait pas vu Ge Yamin derrière le pousse-pousse. La portière s'ouvrit violemment, Leng Xiaoman, attirée dans le mouvement, tomba au pied de la voiture, elle entendit les coups de feu, comme un coup de massue dans les tympans.

Les buildings le long du Bund renvoyaient idéalement l'écho de la pétarade, mais Gu Fuguang n'avait pas le loisir d'apprécier le remue-ménage provoqué par l'explosion des pétards, tout entier tendu vers l'issue finale. Il vit Leng Xiaoman tomber de la voiture et se dit qu'il pouvait imaginer l'état d'esprit où elle se trouvait.

Comme le geste décisif était revenu à Ge Yamin, le coup fatal ne serait pas son œuvre, et elle n'aurait droit à aucune reconnaissance. Elle avait pourtant suffisamment prouvé à l'Organisation le courage dont elle était capable. Et nul n'ignorait l'implication de Cao Zhenwu – ex-officier du Guangxi, au commandement de la cour militaire de Shanghai durant l'Expédition du Nord – dans la mort de Wang Yang, son premier mari, glorieusement sacrifié en prison. Gu Fuguang avait malgré

tout décidé que l'exécutant serait Ge Yamin. L'effet produit était primordial, il fallait que le coup soit donné au milieu de la foule. Heureusement, il n'avait pas prévu que l'exécution ait lieu sur le pont flottant, sinon, comme le débarcadère venait d'être bouclé, c'était l'échec assuré. Gu ne songeait qu'à donner le maximum de visibilité à leur action. Il savait bien pourquoi Ge Yamin avait réclamé avec tant de fièvre d'en être chargé. Wang Yang, l'homme qu'avait fait fusiller Cao Zhenwu, était son demi-frère, né du même père, et son maître à penser. Mais il était surtout celui qui régnait, et régnerait toujours du fait qu'il était mort, sur le cœur de Leng Xiaoman.

Ge Yamin tendit le bras presque jusqu'à l'intérieur de la voiture et fit feu. Les trois balles du Mauser atteignirent Cao Zhenwu à bout portant, la dernière le frappa à la tempe, au point vital.

Pour Cao Zhenwu, c'était évidemment le dernier acte. Mais pour Gu Fuguang, c'était le premier acte au contraire, un signal hautement chargé de sens, et un avertissement destiné aux Concessions et à Shanghai.

Les policiers de la garde municipale présents sur les lieux n'avaient pas réagi. Il était déjà trop tard. Par la suite, au cours des multiples réunions consacrées à cette affaire, ils affirmeraient simplement que tout s'était passé trop vite pour pouvoir agir de façon adéquate.

De même, les hommes de la Bande noire n'avaient rien vu venir. Ils s'étaient répartis dans les deux véhicules de tête et de queue et venaient juste d'y prendre place. Comme au tomber de rideau, au théâtre, durant ces quelques secondes où tout le monde souffle un bref instant, il y avait eu ce relâchement fatal qui annihile toute possibilité d'agir, et dont avait profité le tueur.

Lors de l'enquête menée par un certain « groupe de recherches » envoyé par le gouvernement nationaliste de Nankin, diverses questions seraient soulevées. N'y avait-il pas lieu de s'interroger sur l'obligation faite aux gardes du corps de Cao Zhenwu de remettre leurs armes ? D'autre part, par quel canal l'assassin avait-il pu apprendre l'heure à laquelle Cao Zhenwu allait débarquer ? Il fut suggéré de s'intéresser aux hommes de main de la Bande noire. Mais ces questionnements tombèrent d'eux-mêmes, car on apprit très vite que l'épouse de Cao Zhenwu avait envoyé un télégramme à la station côtière au moment du mouillage à Wusong. L'enquête, dès lors, se concentra sur elle et les preuves s'accumulèrent aisément, son passé stupéfiant, les télégrammes qu'elle avait envoyés de Hongkong, son foulard rouge, sa crise de vomissements. Mais on avait perdu sa trace. Sa photo parut dans les journaux, les gazettes de la Concession publièrent de longs articles à son sujet, échafaudant de nombreuses théories propres à susciter chez le lecteur les imaginations les plus torrides et les plus romanesques.

On s'intéressa au formulaire rempli par le destinataire du télégramme, ce M. Lin du China Travel Service, mais l'homme resta introuvable et la piste s'arrêta là. Une piste plus probante concernait le journaliste Li Baoyi, mais c'était un citoyen de la Concession et Nankin ne pouvait donc pas faire grand-chose d'autre que prier la police française d'enquêter sur lui. Les comptes rendus d'interrogatoire furent passés au crible, ainsi qu'un rapport de la main de l'inspecteur en chef du commissariat de la Porte du Nord, Cheng Youtao. On conclut que Li Baoyi n'avait rien à voir avec les commanditaires du meurtre, il avait seulement été renseigné par un coup de fil anonyme à son agence.

L'après-midi du jour suivant les faits, il reçut une enveloppe en papier kraft. Ayant des accointances avec le milieu et connaissant son affaire, il négocia le contenu de l'enveloppe auprès de journaux chinois et étrangers renommés, mais comme il n'avait pas publié ces informations dans sa propre gazette, il n'avait pas enfreint les règlements concernant les enquêtes journalistiques. Personne, côté Nankin, ne s'inquiéta plus avant à son sujet et, finalement, des pourparlers s'instaurèrent pour une extension de la coopération avec la police de la Concession française.

Pour ce qui est du meurtrier, que ce soit la cellule de Nankin, la police française ou la Bande noire, nul ne put rien obtenir sur son compte. Parce qu'après avoir ouvert le feu sur Cao Zhenwu, il avait retourné son arme contre lui et s'était tiré une balle dans la tempe. Le médecin légiste qui pratiqua l'autopsie découvrit qu'avant de tirer il avait mordu la capsule de cyanure qu'il conservait sous la langue. Le coup de feu dans la tempe n'était qu'une garantie supplémentaire.

I

Lundi 25 mai 1931 (an XX de la République), 9 h 10.

L'intérieur de la maison de thé Morriss ressemblait à une cabine de bateau. Cet aménagement n'avait rien pour surprendre, car pas mal de commerçants européens, surtout les plus âgés, se piquaient d'adopter ce style : s'octroyer le titre de capitaine, poser quelques hublots dans une pièce, accrocher un gouvernail au mur. La salle, d'ailleurs, pour être exact, ressemblait davantage à un belvédère hexagonal flottant dans les airs. La rampe de l'escalier à plusieurs volées était couverte d'une feuille de laiton et de larges fenêtres s'ouvraient sur trois faces de la grande salle du deuxième étage. Quand on passait la tête par n'importe laquelle en direction du nord-est, on pouvait voir le champ de courses.

L'ambiance était bruyante et survoltée, on se serait cru dans une écurie, ce qu'était en effet l'endroit avant d'être transformé en maison de thé, ses deux grandes portes, au rez-de-chaussée, avaient des poignées rondes et noires en forme de fer à cheval. Li Baoyi les touchait à chaque fois qu'il entrait.

La maison de thé constituait une sorte de chambre de compensation pour tous les gazetiers de la Concession, parce qu'elle était juste à côté du champ de

courses. Par beau temps, placé devant la fenêtre plein nord, on distinguait très bien les chiffres inscrits en couleur sur les tableaux d'affichage à côté des tribunes, les cotes, les numéros du sweepstake, et tout et tout. Avant même que les portes soient ouvertes au public, des groupes compacts se formaient à l'extérieur. Li Baoyi, les yeux posés plus loin à l'intérieur de l'enceinte, sur la piste argileuse qui servait à l'entraînement des chevaux le matin, observait une pouliche à la robe noire luisante qui s'avavançait tranquillement, tenue à la bride dans l'espace libre, quelques crottins s'échappant à l'occasion d'entre ses fesses rebondies. Un lad se précipitait comme s'il s'était agi d'un trésor pour les ramasser à la fourche et les recueillir dans un panier en bambou.

Li Baoyi cracha des feuilles de thé qui lui collaient aux lèvres. Pouah ! Même le thé sentait la pisse de cheval, ici. Avant-hier samedi, de très bonne heure, les policiers de la Porte du Nord étaient venus chez lui. Ils l'avaient tiré du lit, encore en plein rêve, l'avaient traîné hors de son cagibi à l'entresol où rôdait une éternelle odeur de poisson frit. Ils l'avaient jeté à l'arrière de leur véhicule, il y faisait noir comme dans un four. Ensuite ils l'avaient pareillement traîné hors de la voiture et l'avaient fait entrer dans une petite pièce aux murs d'un blanc aveuglant. Bien lui en prenait de ne jamais fermer sa porte, mais pourquoi l'aurait-il fait ? Sa chambre ne cachait pas le moindre objet de valeur. Du reste, quand des inconnus franchissaient d'autorité l'entrée du *long-tang*, traversaient la cour pour s'introduire directement par la porte arrière dans la cuisine et empruntaient l'escalier de bois tout grinçant, aucun risque que la vieille Yang, à l'étage en dessous, ne soit pas alertée ! Mais qui oserait se mettre en travers du chemin de policiers avec uniformes, insignes sur le col, sifflets et matraques ?

Aussi, quand ils avaient soulevé la couverture sur sa tête, Li Baoyi dormait comme un bienheureux. Très poliment, les arrivants lui avaient demandé de s'habiller. C'était seulement après le parcours compliqué, quand ils avaient arrêté leur voiture et l'en avaient fait sortir devant un bâtiment de briques rouges, qu'il s'était enfin réveillé et leur avait demandé qui ils étaient.

A ce moment, ils étaient devenus moins polis, il avait reçu une claque derrière la nuque. Il savait bien qui était l'homme dans la pièce aux murs blancs, c'était le chef du poste de la Porte du Nord, l'inspecteur Cheng. Cheng le Grêlé, il ne connaissait que lui, un membre de la Bande noire, un voyou comme vous et moi, pour dire la vérité, mais celui-là, c'était une huile. Il lui avait débité des généralités, avait donné quelques noms, mais cela n'avait eu aucun effet et de nouveau il s'était fait taper dessus et menacer de la planche à clous, et il avait bien été forcé de se mettre à table. Il ne savait rien du tout. Avant l'attentat, il n'avait aucune idée de ce qui allait se passer, sinon, évidemment qu'il aurait averti la police, il était un bon citoyen. Bon, d'accord, il n'était pas vraiment un bon citoyen, mais simplement c'est le courage qui lui avait manqué. Il avait juste appris que ce matin-là, sur le quai Kin Lee Yuan, quelque chose d'énorme allait arriver. Il avait reçu un coup de fil anonyme à sept heures. Pourquoi s'était-il rendu si tôt à son agence ? En fait, il n'était même pas rentré chez lui, il avait joué aux cartes jusque tard dans la soirée. Pourquoi avait-il cru à ce que racontait ce coup de fil anonyme ? Et comment se faisait-il que les autres journalistes l'aient cru, lui ? Il ne savait pas – à ce moment il avait reçu une bourrade dans les épaules – mais non, il ne savait vraiment pas pourquoi il y avait cru. Le ton, sans

doute, le type au téléphone parlait d'une voix caverneuse, on aurait dit un courant d'air froid sortant du combiné. Et comment il avait fait pour que les autres y croient ? C'était d'une simplicité – il avait de nouveau senti un coup derrière la nuque, les sous-fifres de l'inspecteur Cheng n'appréciaient pas ce ton facétieux – mais c'est comme ça, les journalistes, non, il faut bien qu'ils suivent le moindre souffle de vent pour sentir d'où vient la pluie ?

L'inspecteur Cheng l'avait laissé rentrer chez lui. Au moment de le libérer, cependant, il l'avait prévenu : si lui, Li Baoyi, avait été assez bête pour braver la police en publiant lui-même la déclaration, son compte était bon. Il aurait eu toutes les chances de passer des années à l'ombre dans la prison du quartier général de la garnison de Longhua. Au lendemain du meurtre du quai Kin Lee Yuan, quantité d'articles étaient parus dans les journaux de la Concession, étrangement, ils publiaient tous en annexe une déclaration des organisateurs du meurtre adressée à la population de Shanghai, qui n'était pas passée entre les mains du bureau de la censure de la municipalité spéciale de Shanghai, en son siège de l'East Asia Hotel.

Les clients de la maison de thé commençaient à affluer, Li Baoyi était assis près de la fenêtre donnant au nord, Xue en face de lui de l'autre côté de la table de bois carrée, son appareil photo posé dessus.

— Quelle idée de ne pas être là, aussi ! Le soir même, je t'ai cherché partout et, le matin, je suis monté ici pour te trouver, tu n'y étais pas.

Cette fois Li Baoyi disait la vérité, celle qu'il avait cachée à l'inspecteur Cheng.

Xue était manifestement ennuyé d'avoir manqué ça, une nouvelle que Li Baoyi avait été contraint de vendre

à d'autres. Il se remit à examiner une par une les photos. Certaines avaient été publiées dans les journaux. D'autres, il ne les avait encore vues nulle part, c'étaient celles prises par le journaliste du *China Times*. Le gars en avait tiré une série pour Li Baoyi.

C'était ce genre de photos qu'aimait prendre Xue. Le corps du suicidé occupait toute la moitié supérieure droite de l'image. L'homme était tombé au pied de la voiture, sous la roue de secours fixée au capot arrière. Un liquide noir courait sur le sol, à proximité de l'arme. Le *Shanghai News* parlait d'un automatique, certaines gazettes d'un revolver, probablement pour l'effet que ça produisait. Sur une autre photo, derrière le visage d'un policier, de sa visière et de son sifflet (qui était trop proche de l'objectif et ressemblait à une fleur fanée toute noire), l'appareil avait saisi au vol la portière ouverte et l'homme tué sur la banquette arrière. Au-dessous de la portière apparaissait un pan de tissu noir, c'était le manteau de la femme. Cette femme, l'épouse de la victime, on la voyait ailleurs, un peu floue, elle avait la main appuyée sur le sol et redressait la tête avec effort, une trace de vomi encore au coin de la bouche. Li Baoyi avait vu une autre photo d'elle, dans le *Millard's Review* qui reproduisait un ancien article où était relaté le mariage de M. Cao Zhenwu. Et un journal qui avait ses informateurs à la garde municipale rapportait que l'épouse de Cao Zhenwu était impliquée dans sa mort et qu'elle faisait maintenant l'objet d'un mandat d'arrêt.

Xue fit ses commentaires, la scène était beaucoup trop confuse, le journaliste du *China Times* n'avait évidemment pas su faire la mise au point.

— Je l'ai vue, cette femme, sur le bateau, je l'ai prise en photo. Des photos bien meilleures que celles-ci, ils

ne savent pas prendre des photos, ils n'ont pas de bons appareils et n'ont pas la technique.

— Apporte les tiennes, que je les regarde.

— Je ne vais pas les brader, répondit Xue, la tête ailleurs. Cinquante dollars pièce.

Li Baoyi n'était pas très intéressé, l'affaire était vieille de plusieurs jours, cela faisait presque une semaine déjà que tous les quotidiens de la Concession s'y rapportaient à longueur de colonnes et aujourd'hui tout le monde en était lassé. Il n'y avait que lui, Xue, à se passionner encore et à vouloir faire du foin.

— Cette femme, c'est une communiste, en fait.

Xue ne voulait pas lâcher. Il enchaîna :

— Mais d'ailleurs, comment se sont-ils adressés à toi ?

— J'étais dans la rue, ils m'ont intercepté et m'ont invité à monter à bord d'une voiture.

Toujours aussi gonflé. En fait, une femme était arrivée sur lui alors qu'il marchait dans la rue, elle l'avait giflé et insulté, et avant qu'il ait compris de quoi il retournait, quelqu'un était venu pour ramener le calme et on l'avait entraîné jusqu'à la voiture. Ils l'avaient kidnappé. Mais il n'avait pas trop envie d'en parler à Xue, c'était un peu infamant.

— A quoi ressemblent-ils ?

— Des sourcils rouges, des yeux jaunes ? La bonne blague – tu n'as jamais vu de communistes ? On ne voyait que ça dans la rue, il y a quelques années.

Mais en se rappelant ce type, il avait froid dans le dos. La quarantaine, un feutre vissé sur le crâne même à l'intérieur, il l'observait, les yeux dans l'ombre sous sa bordure rabattue, et fumait cigarette sur cigarette. Lui, il n'aurait pas osé faire le mariole, cet homme était bien plus effrayant que la police, il ne demandait rien mais

savait toujours ce que vous pensiez. Plus il était poli et plus il faisait peur à Li Baoyi, il semblait pouvoir lui tirer dessus pour une peccadille, et son flingue était posé sur la table.

Il l'avait averti, pas question de faire le malin et d'aller prévenir en douce la police. Toutes leurs exigences devaient être remplies, il lui faudrait être à neuf heures au quai Kin Lee Yuan, garder en mémoire tout ce qui s'y passerait et bien rédiger son compte rendu. Ils viendraient encore le trouver, pour lui remettre certaines choses. Mais en fait ils n'étaient pas venus, ils lui avaient juste envoyé une enveloppe en papier kraft, qui contenait une déclaration revendiquant au nom du Parti communiste chinois l'exécution de l'élément contre-révolutionnaire Cao Zhenwu ; une signature était apposée au bas de la lettre : *La Section des opérations spéciales du Parti communiste de Shanghai et les Camarades de la Société des Forces unies*. A part ça, l'enveloppe contenait une cartouche, qu'ils lui adressaient pour lui prouver qu'il pouvait leur faire confiance, et comment tu n'aurais pas confiance avec ça ? Pourquoi pas deux, tant qu'ils y étaient, ce n'est pas encore plus convaincant, deux cartouches ?

Il n'avait pas osé diffuser lui-même la missive, il fallait quand même qu'il soit un peu malin, il avait vendu à plusieurs journaux la revendication adressée aux citoyens de Shanghai contenue dans l'enveloppe. Il estimait ainsi avoir devancé leurs exigences et fait mieux que les remplir, parce que les journaux en question avaient beaucoup plus d'audience que son agence Arsène Lupin. Bien sûr qu'il en avait retiré un peu d'argent, c'était son métier, après tout. Il avait même vendu l'histoire à un quotidien étranger, les camarades ne refuseraient certainement pas une diffusion internationale,

pas vrai ? Dans les Concessions, les Chinois huppés ne lisaient que les journaux étrangers, ils payaient leur abonnement au mois, les domestiques allaient les chercher le matin dans la boîte aux lettres à la porte de derrière, avant de les leur porter dans le salon. Si ces gens-là venaient encore le trouver, il leur expliquerait, dès lors que la presse étrangère s'emparait d'une nouvelle, c'était comme un écrou desserré dans les vanes du bureau de la censure, le lendemain elle paraissait dans tous les journaux chinois. Voilà qui dépasserait leurs espérances, pas vrai ?

Il n'allait pas tout raconter à Xue. C'était du passé, tout ça, forcément il en oubliait. Les autres ne viendraient certainement plus le trouver. Dans la maison de thé, ce matin, Xue était le seul à être encore à la recherche d'informations. Visiblement, il s'intéressait surtout à cette femme, à l'instant de s'en aller, malgré son mépris pour les prises de vue du *China Times* il voulait que Li Baoyi lui donne toutes les photos où elle figurait. Pas de problème, ce n'était plus d'actualité. Oui, il pouvait les prendre, toutes, oui, de son côté il avait vendu l'histoire entière pour quatre-vingts dollars et il était pleinement satisfait. Et le nom de la femme, il n'avait pas envie de le connaître ?

— Je sais, elle s'appelle Leng Xiaoman.

Et Xue était parti en trombe.

II

Lundi 25 mai 1931 (an XX de la République), 10 h 50.

En chemin, Xue continuait de songer à cette fille, sans parvenir à retrouver à qui elle lui faisait penser. Il repassait dans sa mémoire toutes les femmes qu'il avait vues dans des films, mais pour la plupart c'étaient des étrangères. Était-ce une expression, l'ambiance, un mot échangé ?... Il n'avait pratiquement pas parlé avec elle. Avec les montagnes d'articles qui circulaient, il n'arrivait pas à savoir si l'image qu'il gardait d'elle était bien celle qu'il avait eue tout de suite, sur le bateau à côté du bastingage...

Alors qu'il atteignait Mohawk Road, quelqu'un lui tapa sur l'épaule, un coup si puissant que son appareil photo glissa et qu'il dut retenir la bandoulière en la crochetant de justesse. C'était Pike.

Pike était américain. Ses gros doigts pelaient, roses comme de la saucisse du Guangdong, et il avait les ongles gris foncé.

— L'acide.

Pike lui avait expliqué un jour, au bar. Il avait ouvert les deux mains et les avait posées, doigts écartés, paume à plat sur le guéridon. La nappe était éclaboussée de taches de thé, on aurait dit qu'il venait de s'y essuyer les mains. Tu peux changer de nom, te laisser pousser la

barbe, mais tu ne peux pas changer de doigts. Ils ont une méthode, qui consiste à enduire les doigts d'encre noire et à les appliquer sur du papier blanc, les empreintes sont ensuite conservées, fichées dans des archives. Ainsi de ta vie entière tu n'auras plus aucun moyen de les semer, où que tu ailles la police pourra te dégoter. On ne va pas se couper les doigts, non, alors l'acide c'est un bon truc, ça ne fait pas mal, même en s'en mettant pendant des semaines. Quand Pike lui avait tout déballé dans le bar, ils se connaissaient depuis à peine un mois.

Xue l'avait rencontré dans une petite salle de jeux, à une table de roulette. Dès que les jeux d'argent avaient été interdits dans le Settlement, toutes les salles avaient rappliqué en un temps record dans les petits *longtang* de la Concession française. On voyait rarement des Blancs dans ce genre d'endroits. Pike, immense et maigre, une vraie mante religieuse, promenait ses mains sur toutes les tables des casinos de la Concession. Un type bizarre qui déboule dans votre secteur, cela intrigue toujours, n'est-ce pas ?

Pike était un détenu évadé qui avait traversé le Pacifique. Pourtant, à sa dégaine, on aurait cru un diplomate fraîchement arrivé de l'étranger pour prendre son poste à Shanghai. Le coude droit dans la main gauche, l'index droit posé verticalement contre sa tempe, il se donnait de ses airs, pour paraître distingué – le portrait vivant du jeune Anglais diplômé de la *grammar school*.

Une fois devant l'hippodrome, Pike l'avait entraîné à l'intérieur. Il avait un tuyau à propos du dernier steeple-chase de la matinée, il y aurait paraît-il un coup tordu, une entente secrète entre les jockeys et les propriétaires. Les drivers cosaques prendraient Chinese Warrior en tenaille et le mettraient dans l'incapacité de

mobiliser ses talents de sprinter, et alors Black Cacique pourrait créer la surprise. Des foules en délire se pressaient sur l'espace libre entre les grilles et les tribunes, dans une atmosphère de folie. Comme si Dieu avait avancé l'heure du Jugement dernier et convoqué les pécheurs au champ de courses, leurs tickets décidant de qui entrerait en enfer ou au paradis.

Il y eut un bruit strident, les haut-parleurs fixés des deux côtés de la tribune se mirent à grésiller et une voix retentit, d'abord en anglais puis en langue locale : « Selon une décision du comité de gestion du Shanghai Race Club, un steeple-chase supplémentaire sera disputé cet après-midi. »

Une ovation. A l'instant, la foule reflua, la fièvre était à son comble, dans une telle cohue, la moindre rumeur pouvait provoquer un mouvement giratoire qui les aspirerait dans son tourbillon.

Xue changea soudain d'idée, pour l'instant il n'avait aucune envie de se mêler à cette folie. Il déclina l'invitation de Pike et fit demi-tour en direction de l'avenue Edouard-VII, il n'aspirait qu'à aller manger un morceau au Manor Inn, et à souffler un peu. Cet après-midi, Teresa l'attendrait à l'Astor House Hotel. Dans une « cabine de luxe » du troisième étage, à douze dollars la nuit.

Xue était un enfant naturel. Son père, un Français, avait pris le bateau à Marseille avec une valise de vieux vêtements. Après avoir traîné dans tous les bars de Saïgon et Canton à vanter ses modèles, il avait atterri à Shanghai où il avait trouvé du travail. C'était une période faste pour lui. La mère de Xue était une Cantonaise à la peau mate, qui portait de longues robes chinoises à col raide montant jusqu'aux bandeaux de ses cheveux. Jamais elle ne s'était vêtue de modèles comme en vendait le père de Xue avant de le connaître, aussi

refusa-t-elle tout changement dans son habillement. Elle était toujours là, à se promener contre les côtes blêmes de Xue (précisément dans ce petit médaillon ovale en cloisonné qu'il portait au cou, au bout d'une lourde chaîne d'argent). La chaîne était toute marbrée de taches noires à cause de la transpiration. Même dans ses moments d'oubli total, lorsque, à cause de Teresa qui n'en comprenait pas le quart, les pires cochonneries lui sortaient de la bouche, même dans ces moments-là, sa mère se promenait toujours entre leurs deux corps.

Le père de Xue, pendant la Grande Guerre, dans un élan de ferveur comme il n'en avait jamais connu auparavant, avait abandonné tout ce qu'il possédait pour se jeter en première ligne dans les tranchées de Verdun d'où il n'était pas revenu. Il avait abandonné le foyer fondé à Shanghai, abandonné sa compagne chinoise et, avec elle, le petit Xue, qui n'avait alors que douze ans. On ne pouvait pas dire qu'il ne les avait pas aimés, il leur écrivait depuis le front et ses courriers qui parvenaient à Shanghai après avoir bravé vents et marées contenaient souvent des photographies. Sur l'une d'elles, le contingent zoulou était en train de célébrer un rite collectif, jamais Xue n'avait vu autant de Noirs à la fois, portant pour tout vêtement des pagnes et brandissant des bâtons, les épaules en avant et la taille ployée, extatiques. Il aimait par-dessus tout celle où son père fumait la pipe, pas rasé, les manches de sa chemise complètement arrachées, c'était l'été dans les tranchées. Sur une autre se tenaient des hommes nus, leurs uniformes accrochés au mur, son père, debout devant l'entrée des douches, riait bêtement vers la caméra, une main posée sur son pubis. Cette photo, sa mère l'avait subtilisée, il ne l'avait découverte qu'après son décès. Au dos était écrite une ligne en français : *Poux – Je n'ai pas*

de poux! Il se demandait si cette photo n'avait pas contribué au fait que sa mère ne se soit jamais remariée.

Cet hiver-là, son père, en manteau, la gourde en bandoulière à l'épaule, se tient au milieu de cadavres alignés. Des corps en très grand nombre, comme dans un abattoir, alignés par rangées, ou d'autres, parfois pareils à des ordures, amoncelés à l'arrière d'un camion. Le pire c'était encore les blessés, il y avait un gars enveloppé de bandages des pieds à la tête, avec simplement trois trous au niveau du visage.

En tant que photographe amateur, il avait exercé une double influence sur son fils, car on pouvait dire que les clichés qu'il avait envoyés du front (à titre d'héritage spirituel) avaient directement orienté les préférences de Xue en matière de photographie. Si aujourd'hui il se plaisait tant à immortaliser des morts, des scènes de crime, des corps taillés à l'arme blanche ou transpercés par des balles, des fous rongés par le démon du jeu, des ivrognes, à fixer l'image d'êtres sombrés dans la perdition ou la démence, il le devait sans doute aux photos de son père.

Sa mère lui avait laissé une petite somme d'argent, qu'il n'avait pas mis un mois à dépenser. Par l'intermédiaire d'une entreprise américaine basée non loin du Huangpu, il avait commandé à New York un Speed Graphic 4x5, avec un objectif Compur capable d'atteindre une vitesse d'obturation de 1/1 000. On ne faisait pas mieux pour la photographie de presse, cela pouvait saisir l'instant où une balle pénétrait dans un crâne.

Quand il ne connaissait pas encore Teresa, la photo était sa plus grande passion, juste avant les jeux d'argent. Maintenant que Teresa avait pris la première place, il s'efforçait de combiner ses inclinations, l'entente cordiale régnant sur cet arrangement donnait d'ailleurs d'excellents résultats.

Au Lily Bar, elle avait immédiatement capté son regard. Elle était un peu saoule et parlait très fort.

— Un demi-verre de kvas, plus de la vodka à ras bord. Vous savez me plaire, vous, Monsieur le Duc, lançait-elle à pleine voix.

Monsieur le Duc, un Russe blanc qui servait au bar, était aussi le patron.

La voix chaude de Teresa, légèrement voilée, était faite pour fredonner de vieux airs. Un disque tournait doucement sur le côté du bar, et elle se tenait dans le renforcement d'une fenêtre donnant sur la rue. Des volutes de fer forgé noir, des carreaux bleus disposés en losanges, ornés d'un corps de femme jaune de chrome. Dehors, la pluie faisait miroiter le sol d'un reflet rouge. Quand une chanson se terminait, Teresa applaudissait à tout rompre en agitant follement les épaules.

Xue n'en revenait pas, il croyait l'avoir séduite et se retrouvait sa prise de guerre, appareil photo en prime. En moins d'une semaine, elle avait renversé les rôles et il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, il avait toujours manqué de volonté pour résister à autrui, il laissait les choses couler et suivre leur cours, toujours prêt à faire ce qu'on voulait de lui.

Cet après-midi, Teresa devait l'attendre dans sa chambre, au troisième étage de l'Astor House. Sur le lit... Quand elle avait suffisamment trempé dans sa baignoire, on aurait dit qu'elle venait d'infuser dans de la crème tiède additionnée de jus de fruit rose pâle. Elle surgissait de son bain et gambadait vers le lit, comme une pouliche qui grimpe à l'assaut de la rive d'un étang. Elle débordait d'une vitalité que la plupart des hommes avaient perdue chez les Russes blancs, tous ceux qui se prétendaient des princes ou des amiraux et dont le corps énorme se ratatinait dans un coin sombre près du

bar – cette caste du Nord, définitivement déchue. Teresa renversait Xue sur le lit, le faisait bander d'une main preste, puis elle le chevauchait, un bras levé comme à la charge, et se balançait martialement d'avant en arrière, on aurait cru un cavalier cosaque brandissant son sabre.

Il l'aimait, à coup sûr, sinon il ne se serait pas mis en fureur contre elle, ne l'aurait pas pourchassée de ses questions. Il l'imaginait se livrant à ses appétits charnels au cours de leur voyage – les vents doux et humides de l'Asie du Sud-Est attisaient ses désirs et elle trouvait qu'il ne lui suffisait plus. Alors elle sortait en catimini de leur chambre d'hôtel et se rendait dans celle d'un autre. Une longue histoire l'unissait sans doute à l'homme qui s'y cachait, quand avec lui-même ce n'était qu'une passade sans lendemain. Il l'imaginait sous le corps d'un autre, les jambes haut levées... Toutes ces images le torturaient, le bourrelaient de honte et de ressentiment.

Puis il se persuada qu'il ne l'aimait pas. Il inversa les rôles et s'imagina que c'était lui le mystificateur, qui la grugeait sur tous les tableaux, parce qu'elle était riche et qu'elle était généreuse. Ces pensées le soulagèrent considérablement.

Quand même, il aurait souhaité comprendre qui était cet homme chez qui elle se rendait clandestinement. Elle ne disait rien. Dès qu'il lui posait la question, soit elle se mettait en colère, soit elle se serrait contre lui, ou alors esquivait la question en faisant celle qui n'avait pas entendu. Il songea à l'espionner en douce, mais il ne savait pas comment s'y prendre, il n'était pas du genre à comploter sournoisement, Li Baoyi, sans doute, aurait su, mais lui, il ne faisait pas le poids.

III

*Mercredi 27 mai 1931 (an XX de la République),
13 h 20.*

Au début, c'était elle, la Russe blanche, qui avait retenu l'attention du capitaine Sarly. A la garde municipale on enquêtait sur tous les étrangers qui arrivaient dans la Concession française et on les fichait. « Dame Meiye », curieux titre, il ne correspondait ni à son nom, ni à son statut. Sans doute n'étaient-ce que les Chinois de son entourage qui l'appelaient comme ça, elle frayait toujours avec des Chinois.

Elle était arrivée par bateau de Dairen, probablement en provenance de Vladivostok. Sarly, homme du Sud, n'avait jamais mis les pieds dans ces régions septentrionales. Lui, il était corse, comme tous ceux qui désormais occupaient des postes importants dans ses services.

Le vrai nom de cette femme apparaissait dans un certain nombre de documents archivés dans son dossier, dont un rapport signé de la main d'un « Agent de l'Ouest n° 119 » : *Irxmayer Therese*. La note indiquait que Irxmayer était le nom de son mari décédé, un nom allemand, propre manifestement à masquer son identité de Russe blanche.

Le dossier comprenait d'autres écrits, quasi illisibles, qui constituaient les toutes premières traces de la

présence de cette femme. La date prouvait qu'ils remontaient aux deux mois suivant son arrivée à Shanghai. Par la suite elle avait filé entre les doigts des indics.

Le mois dernier, sur les pelouses de la garde municipale, route Stanislas-Chevalier, à un jet de pierre des tables en rotin où les dames étaient installées, Martin lui avait livré une information. Le Major Martin était l'homologue anglais de Sarly dans la police du Settlement, la *Shanghai Municipal Police*. Juste à côté d'eux se disputait un tournoi de boule lyonnaise, un sport particulièrement prisé des agents. En plus d'une coupe, les vainqueurs recevaient une caisse de cognac trois étoiles. L'inspecteur Maron, sa boule en main, paume vers le bas, balança le bras lentement et effectua un tir décisif, quelqu'un se précipita sur le terrain, traça un cercle à l'aide d'une corde pour calculer les points gagnants, tous les proches des concurrents se levèrent de leurs chaises en rotin et lorsque le décompte atteignit la cinquième boule, les membres de l'assistance l'acclamèrent joyeusement.

Les personnels coloniaux, loin du pays, vivaient souvent en cercle fermé et, bien souvent, le système d'entraide et d'avantages mutuels excédait de loin les liens qu'ils auraient entretenus dans leur lointaine mère patrie. Des alertes parvenaient souvent à Sarly directement, au cours d'un thé ou dans des petites réunions intimes du même genre. L'information circulait sur ce mode informel, selon une tradition ancienne solidement ancrée. Il ne fallait certes pas accorder une confiance aveugle aux forces de police de Hongkong dépendant de l'autorité coloniale de l'Empire britannique. Dès lors qu'ils se faisaient si peu confiance à eux-mêmes, de quel œil pouviez-vous considérer leurs formules emberlificotées, du genre « *You may have*

noticed... It would appear from subsequent investigation... » ?

Martin, qui s'habillait comme pour une battue à cheval, avait sorti un bout de papier de sa poche intérieure. Non pas une obscure carte de terrains de chasse dépendant d'on ne sait quelle juridiction, mais un courrier. La dernière page d'une lettre. Il y était question des déplacements suspects d'un commerçant hongkongais du nom de Chen, qui hantait les petits villages de pêcheurs dans des recoins peu fréquentés de la côte. Une fois éliminées les possibilités d'un trafic d'opium ou d'alcool, l'affaire avait été transmise au service politique de la police de Hongkong. Dans sa conclusion, le document mentionnait au passage le nom d'une Allemande et celui de sa compagnie, Irxmayer & Co. Les collègues anglais de Hongkong avaient découvert qu'elle vivait à Shanghai dans la Concession.

Peu après, parmi les messages qui arrivaient chaque semaine de la Sûreté à Hanoi par le bateau de poste, était parvenue la description précise d'une perquisition assez peu fructueuse. Les activistes indochinois, dans leur grande négligence (et l'épuisement qui les gagnait parfois à ourdir leurs complots), avaient oublié un billet sous un oreiller dans une chambre d'hôtel. Un authentique renseignement, dont le bureau de la Sûreté (*assez généreux, nous voudrions dire*) n'avait pas hésité à remettre l'original aux collègues anglais de Hongkong. Pas d'allégations à la signification nébuleuse, pas de formules de politesse surannées. Un simple numéro de boîte postale, *Post Office Box n° 639*, à Hongkong.

On avait, sans difficulté aucune, identifié le titulaire de la boîte, un commerçant d'une trentaine d'années du nom de Chen Zimi (Zung Ts Mih en cantonais), dont les collègues de Hongkong purent immédiatement

constater qu'il était depuis longtemps surveillé. Après une enquête plus fouillée, l'irréprochable M. Chen se révélait un personnage d'extraction mal définie, aux antécédents éminemment troubles. Parmi les marins, dans les bars du port, il se disait que M. Chen, malgré son nom chinois, ne l'était guère plus qu'à moitié. Son père lui-même était décrit comme « *British subject of mixed blood* » sur le document, où l'expression apparaissait entourée au stylo rouge et surmontée en haut à droite d'une grosse flèche courbe (qui avait l'air d'un galurin posé de travers sur la tête d'un clown), pointant un rectangle où était écrit « *Siamese* ».

Dans les bureaux de la Sûreté de Hanoi, l'attention se concentra au moins sur trois autres personnes, en lien étroit avec ce M. Chen. Les Anglais, se prévalant d'une stratégie de surveillance particulière – qui n'était aux yeux du capitaine Sarly qu'une manifestation de leur suffisance, de leur légèreté et d'une confiance excessive dans leur invulnérabilité – s'étaient contentés de les filer et de les prendre en photo, sans les arrêter. Un M. Alimin tenait la vedette (sur une photo floue, il portait un nœud papillon noir et un veston, au-dessus de larges pantalons d'indigène en tissu de sarong à carreaux, et arborait d'épais sourcils et un nez énorme), on le suivait à la trace, comme un loup solitaire errant dans toute l'Asie orientale, à Bangkok, Johore, Amoy, Hankeou, et d'autres renseignements indiquaient en outre qu'il était passé à Vladivostok et Chita, ville où lui avait été dispensée une formation dans certains domaines techniques.

En tête d'un document imprimé, sur la première page, quelqu'un avait écrit à la main : *Selon la décision de la III^e Internationale, le quartier général du mouvement communiste vietnamien déménagera dans le Sud de la*

Chine. Ses dirigeants arriveront bientôt dans notre ville (Shanghai), leurs noms sont Moesso et Alimin.

M. Chen Zimi était fondé de pouvoir pour une entreprise occidentale enregistrée à Hongkong (il était ce qu'on appelle là-bas un *comprador*). La propriétaire, une dame allemande (bientôt identifiée en fait comme russe blanche par les services de police), logeait dans la Concession, à Shanghai, au deuxième étage de Beam Apartments, à l'angle des avenues Joffre et Dubail. Un des agents de Sarly, un Marseillais en veine d'inspiration poétique, avait décrit cet endroit comme « un coffret à bijoux d'où émanent des senteurs de magnolias et de fleurs de canneliers ». Le capitaine Sarly avait ordonné un recensement de toutes les personnes qui logeaient là. Quelqu'un avait dégoté un annuaire des « Personnalités de Shanghai » (cette liste longue de près de vingt pages était surnommée « inventaire des produits de luxe » par les secrétaires des services du *baojia* chargés de la gestion des archives) et découvert que cette femme se cachait bien au chaud depuis longtemps dans leurs propres salles des archives. Simplement, alors même qu'elle était enregistrée parmi les personnalités de la Concession, personne n'avait eu envie de se creuser la tête à faire le lien avec sa nouvelle incarnation, une inconnue dont le nom apparaissait sur les bordereaux de la police portuaire. L'« inventaire des produits de luxe » ne contenait pas grand-chose, adresse, profession, numéro de téléphone. Les auxiliaires du service politique de la police avaient mené leur enquête et fait leur rapport. Maintenant, il avait tout sous la main. Sur sa table, dans sa bannette éclaboussée par les rayons du soleil.

Dans le bâtiment de brique qui abritait le siège de la police française, au 22, route Stanislas-Chevalier, les

bureaux du service politique se répartissaient entre le premier et le deuxième étage. Il flottait toujours dans ces murs des relents de térébenthine et de paraffine qui prenaient à la gorge. La méthode du capitaine Sarly pour les combattre résidait dans la flopée de pipes sous lesquelles disparaissait son bureau. Avec l'humidité printanière, l'odeur était encore plus pénible, mais à partir de l'après-midi la pièce se remplissait de soleil. Les mûriers plantés à l'intérieur de l'enceinte tendaient leurs branches au-delà des murs, où des gamins dépeñaillés, postés sur le trottoir de la route Albert-Jupin, levaient la tête dans leur direction. Les après-midi shanghaiens étaient toujours aussi calmes, surtout dans ce coin au sud de la ville. Il n'y avait que vers la prison, rue Massenet, qu'on entendait des chiens aboyer de temps à autre.

Beam Apartments. L'occupante de l'un des logements était une Russe blanche. Trente-huit ans. Cette *Meiye Furen*, selon le titre dont la désignaient respectueusement les Chinois, consacrait apparemment toutes ses journées à son commerce de bijoux. La boutique se trouvait en face de Beam Apartments, sous une enseigne à son nom, « Eclat ». L'entrée donnait sur l'avenue Dubail et la vitrine, protégée par un store, sur l'avenue Joffre. Il s'agissait d'un petit immeuble en bordure de rue, occupé, au-dessus de la bijouterie, par des Chinois. De longues robes de toile grise séchaient sur la terrasse, quand le vent soufflait, des gouttes d'eau échappées du tissu encore humide éclaboussaient l'enseigne (visiblement, les notes étaient une nouvelle fois l'œuvre du poète marseillais). Le capitaine encourageait son personnel à déployer du style dans les rapports, des détails, disait-il, il ne faut pas hésiter à mettre des détails dans vos descriptions.

Le commerce de joaillerie stagnait. Depuis que les Russes blancs se réfugiaient en masse à Shanghai, beaucoup de pierres à l'authenticité douteuse étaient apparues sur le marché, toutes prétendument extraites des mines de l'Oural. Dans chaque échoppe russe se tenait un Juif à la longue barbe sale, constellée de postillons et de reliefs de nourriture, d'où se dégageait un parfum tout droit venu des steppes d'Asie centrale, comme la toison de quelque énorme bête déployée contre le vent. Les gens d'ici ne croyaient pas trop à ces histoires de membres de la famille impériale, apparentés au tsar par des liens complexes, qui après avoir affronté vents et marée débarquaient à Shanghai avec des bijoux de noces cachés au fond de leurs valises. Aussi, comme l'affirmait l'analyste de la brigade spéciale, qui passait son temps libre à dévorer des Sherlock Holmes, le chiffre d'affaires d'une bijouterie ne pouvait suffire à couvrir le loyer de notre honorable Dame, et encore moins à soutenir le rythme fastueux de ses dépenses quotidiennes.

Plus récemment, quelqu'un avait déposé sur son bureau une liste de noms, une note y était épinglée, expliquant qu'il s'agissait de tous les passagers voyageant à bord du fameux vapeur français au moment du meurtre du quai Kin Lee Yuan. Il l'avait abandonnée sur un canapé, jusqu'à ce que le poète marseillais se mette à beugler d'une voix de stentor, attirant enfin l'attention du capitaine, c'est elle, non, c'est bien la princesse russe de Beam Apartments ? Bon Dieu, quel cul admirable ! – quelqu'un à qui la simple vue d'une liste de noms évoquait un cul était à coup sûr un poète.

Ce n'était probablement qu'un pur concours de circonstances. Selon l'imagination corse du capitaine, toutefois, si cette femme refaisait soudain surface et que

vous n'étiez pas mis en alerte par ces apparitions successives, c'est que vous étiez un mécréant. Ne pas y voir la main de Dieu était la preuve d'une foi défaillante.

Le capitaine savait bien que chacun dans ce vaste bâtiment le surnommait « pattes arquées ». Comme un jockey qui a raccroché et qui se désintéresse de sa condition physique, il arpentait le QG en faisant grincer sous son poids les parquets noirs et luisants. Depuis son affectation, l'atmosphère avait changé dans les bureaux du service politique. Les relations du chef précédent, qui était cul et chemise avec le milieu, avaient été relatées directement dans la presse parisienne, sans passer par les autorités de la Concession. L'homme avait été muté à Hanoi.

Le capitaine Sarly avait deux passions qui le distinguaient de son prédécesseur. L'une était les pipes, alignées depuis la gauche de son bureau, où se trouvait la bannette pour les documents, jusqu'aux deux postes téléphoniques sur la droite. Des pipes en racine de photinia, en corail, en ambre ou en jade vert de Chine. Rien d'autre qu'un penchant bien à lui et qui n'avait aucune répercussion sur le fonctionnement du service. Mais son autre manie rendait malades ses subordonnés. Il tenait à ce que toute information soit écrite noir sur blanc et circule d'un bureau à l'autre chez tous ceux en charge de la traiter. On aurait dit que pour lui les choses ne pouvaient se comprendre qu'à condition qu'elles soient couchées sur le papier, avec les nom et prénom du signataire.

Benoîtement assis dans son bureau à fumer la pipe, le capitaine lisait les documents. Le changement d'ambiance se sentait même à l'extérieur des murs. Dès l'arrivée du printemps, la dizaine de mûriers dont les branches s'étiraient jusqu'à la route Albert-Jupin attiraient

des bandes de morveux qui, s'ils n'arrivaient pas à s'approcher suffisamment pour cueillir les mûres, grimpaient carrément sur le mur d'enceinte. Auparavant, les agents en faction au rez-de-chaussée se faufilaient immanquablement par la porte de derrière pour en attraper quelques-uns et, après leur avoir flanqué une volée, les forçaient à cirer les souliers, laver les voitures ou faire le ménage. Cet après-midi-là, le capitaine, la tête passée à la fenêtre du deuxième étage, les avait houspillés alors qu'ils s'apprêtaient de nouveau à passer à l'action dans la ruelle à l'arrière du bâtiment.

Originellement, le service politique était subdivisé en plusieurs brigades, elles-mêmes subdivisées en unités. Les affaires concernant les natifs étaient traitées par l'inspecteur principal en charge des Chinois, avec deux inspecteurs chinois à ses ordres. Les membres du personnel étranger (français ou annamites) formaient un bloc, les Chinois un autre. Si les Français voulaient s'adresser aux services concernant les Chinois, il leur fallait passer d'abord par l'inspecteur principal, pour redescendre ensuite les différents échelons. Mais Sarly, dès son arrivée, avait bouleversé les règles. D'un coup de ses pattes arquées poussant toutes les portes du bâtiment, il avait passé au crible le personnel pour décider à sa guise de la composition de la brigade spéciale Maron qu'il venait de créer. Tous les jours, dès leur arrivée, les membres étaient convoqués dans la salle de réunion coincée au fond du couloir du deuxième, pour ce que les autres appelaient « les matines des bâtards du capitaine ». Ce qui irritait le plus les Français, c'était que la plupart de ces bâtards étaient des Chinois. Selon ses théories à lui, le service politique ne devait pas se cantonner dans les hautes sphères, mais travailler en osmose avec la population locale, seule façon de

préservé au mieux les intérêts de la France dans les colonies.

Le capitaine se souvint soudain de quelque chose et consulta une nouvelle fois la liste de noms. Il avait remarqué que la Russe ne voyageait pas seule, mais avec un compagnon. Un dénommé Xue Weishi. Hsueh Weiss, autrement dit. Cela le mit en colère, il leur sonnerait les cloches, le lendemain, à matines, pour leur apprendre à pousser leurs enquêtes à fond.

Toutes les preuves concordaient, la compagnie Irxmayer se livrait par en dessous à un autre type de commerce, assez inquiétant. Des ustensiles de cuisine et de la mécanique industrielle, comme l'indiquaient les registres – peut-être bien le négoce qui avait été prévu au départ. Cela ne semblait pas une couverture, simplement un prétexte qui ne manquait pas d'humour : quand les affaires ne marchent pas, il faut bien se spécialiser pour faire face à la concurrence.

En réalité, les caisses que la compagnie Irxmayer faisait voyager dans l'Asie entière contenaient des armes et des munitions. Sous les bâches rigides et les couches de paille souple se trouvait de quoi tuer, de quoi jouer à la roulette russe ou de quoi terroriser, de quoi faire faire ce qu'on voulait à qui on voulait, en somme, à commencer par la guerre.

IV

Mardi 2 juin 1931 (an XX de la République), 9 h 50.

La Ford de Teresa venait juste de franchir l'entrée, Margot courut à sa rencontre.

Ces terres qui s'étendaient au nord de la rivière – sur la carte, elle s'appelait Rubicon Creek – appartenaient au Shanghai Paper Hunt Club. Le principe des courses pratiquées ici était simple : les cavaliers s'élançaient et devaient suivre un itinéraire qu'un préposé du club, chargé d'un grand sac de toile plein de morceaux de papier multicolores, avait auparavant balisé en les semant tout au long du chemin. Depuis trente ans, celui qui remplissait cette tâche, c'était Ah Pau. Ah Pau n'avait pas son pareil, son cerveau chinois n'était jamais à court d'idées farfelues pour glisser ses vignettes entre deux pierres, les cacher parmi les buissons, dans une rigole ou sous le tablier d'un pont, une fois il avait même utilisé une ligne de pêche pour accrocher l'un des signaux de papier au-dessus de la rivière, résultat, un bon nombre de concurrents étaient tombés à l'eau. Personne n'arrivait à prévoir ses facéties et le secret était toujours bien gardé concernant le trajet de la course. Aussi Brennan avait-il engagé Margot à prendre tout son temps pour étudier la carte.

Cette carte était l'œuvre de la bande des devanciers, les premiers pionniers des débuts du club qui avaient exploré le terrain et baptisé les sites selon leur fantaisie, de noms du genre *Three Virgins Jump* ou *Sparkes Water Wade*. « Comment les Chinois appellent-ils ces lieux ? On n'est pourtant pas dans les Concessions, ici... » s'était un jour étonnée Margot devant Brennan. Sur ce point, son mari et lui étaient bien de la même espèce, ils débitaient leurs rengaines de vieux baroudeurs des colonies : « Peu importe comment ils les appellent, nous leur donnons des noms, alors ils sont à nous. »

Son mari, le baron Franz Pidol, délégué à Shanghai de la Compagnie luxembourgeoise du Fer et de l'Acier, se passionnait pour les investissements fonciers. Il s'était mis en tête d'acquérir des champs situés aux abords de Rubicon Creek, parce que, à ce qu'on disait, « même Sir Victor le boiteux allait y mettre les pieds ». Le *Shanghai Municipal Council* examinait en ce moment même un projet d'extension des voies extraterritoriales du Settlement, au-delà des limites ouest de son territoire. L'occasion était trop belle, car avec les crues répétées du Yangtsé qui faisaient déborder le bassin du Taihu, les terres cultivées des alentours étaient pour l'instant transformées en landes.

Dans ce secteur à l'écart des Concessions, Franz Pidol se sentait comme un poisson dans l'eau. Le vent nocturne chargé d'humidité et les moustiques, qui ne laissaient pas les autres en paix, avaient pour seul effet de le tenir éloigné de la chambre de Margot. De là à croire qu'il ne couchait pas... Cette pipelette de Mrs Liddell l'avait bien dit à Margot : ils finissaient toujours par prendre une maîtresse chinoise. Et par aimer ces lieux, ces réunions, ces cigares de Luçon et ces parties de cartes, aimer ce bordel de l'avenue Haig qui

proposait toujours de la denrée de première classe – des filles qui restaient assises dans le lobby, sans jamais se déshabiller, pour leur donner un regain d'énergie, à tous ces hommes d'affaires si expérimentés. Autrement dit, les membres de ce petit cercle où Franz Pidol s'était si vite intégré.

Margot, elle, vivait dans la solitude. Il déclarait être tombé amoureux de cet endroit et Margot, aucunement préparée psychologiquement à la situation, s'imaginait encore qu'ils allaient rentrer à l'issue des trois années du contrat de Franz. On pouvait s'attacher si vite à un lieu ? C'est vrai qu'en comparaison, tomber amoureux d'une personne, comme c'était arrivé à Brennan, cela pouvait arriver si vite...

Brennan avait eu le coup de foudre immédiatement. Margot n'avait que deux amis à Shanghai et, en dehors de Teresa, il n'y avait qu'à Brennan qu'elle ouvrait son cœur. Dans le salon de thé de chez Arnhold, lorsque Brennan lui avait suggéré d'acheter un abat-jour en parchemin à dessins vieil or, elle n'avait eu d'autre intention que de transformer sa lampe de chevet pour changer un peu le style de sa chambre. C'était la première fois qu'elle rencontrait Brennan. Elle n'avait commencé à apprécier pleinement l'effet de ce changement que très longtemps après, quand Franz s'était mis à prendre régulièrement le train pour se rendre dans l'arrière-pays.

Mrs Liddell le lui avait bien dit, Brennan, malgré son jeune âge, était un crack en matière de diplomatie. En Australie et en Inde, il avait montré de stupéfiantes capacités dans la résolution d'affaires délicates. Il était maintenant conseiller politique auprès du gouvernement de Nankin et, chargé d'assurer la coordination avec les autorités coloniales britanniques, il était en droit

d'adresser directement ses manières de voir au Foreign Office à Londres, sans avoir besoin d'en référer au consul général en poste à Shanghai, Mr Ingram, ou le cas échéant à son substitut à Pékin.

Par la suite, Brennan avait poussé Margot à participer aux courses du club hippique féminin de Shanghai, une idée accueillie par Franz avec enthousiasme. Ensemble, ils l'avaient accompagnée aux écuries de l'école d'équitation de Mohawk Road, où ils avaient choisi une pouliche gris pommelée que Margot avait baptisée d'un nom bien étrange, *Dusty Answer*, dont Franz se demandait comment on pouvait le donner à un cheval – une idée de Brennan, en fait. Jusqu'à l'été précédent, où ils étaient allés prendre le frais en faisant l'ascension du mont Mogan, Franz, qui venait juste d'acquérir là-bas un terrain avec le projet d'y faire construire une pension pour la saison estivale, avait toujours montré beaucoup de sympathie à Brennan. Depuis qu'ils étaient revenus de cette excursion, au contraire, il suffisait que soit annoncée la présence de Mr Blair pour que Franz trouve une raison de décliner l'invitation.

Margot entraîna Teresa vers le champ de courses. L'herbe venait d'être tondue. Les boys chinois s'affairaient depuis l'aube, déménageaient les tables en bois et les sièges de rotin, les essuyaient. Remplissaient des coupes d'argent de punch au gin et de glaçons. Les fourrés constellés de fleurs sauvages attiraient des papillons et des abeilles qui leur voltigeaient dans des jambes. Sur l'autre rive de Rubicon Creek se trouvait un buffle, noir et luisant sous les rayons du soleil. Autrefois il fallait attendre le mois de novembre pour que commencent officiellement les courses. A cette époque de l'année, les récoltes de pois et de coton étaient achevées, on venait de semer le blé d'hiver, le

temps était tout à fait clément. Mais depuis les inondations, la région s'était transformée en une zone inculte, alors on avait ajouté quelques courses et avancé la saison, d'ailleurs les commerçants déprimés par le marasme où étaient tombées les affaires avaient besoin d'exercice.

Elles se trouvèrent une table sous les lauriers-roses. Les hommes donnaient de la voix du côté des écuries, celui qu'on entendait le plus était Mario, un dessinateur italien spécialisé dans les caricatures, qui travaillait pour les journaux étrangers des Concessions sur des sujets d'actualité. Margot avait entendu dire qu'il s'était fait rosser par une troupe de soldats errants japonais, la semaine précédente, dans un bar de Hongkew. Il était en pleine querelle avec un Anglais (Margot savait qu'il s'agissait de quelqu'un de la bande de Franz). L'autre répliquait, justement :

— ... C'est le gouvernement de Nankin qu'il faudrait ramener à la raison, ils n'ont qu'à les laisser faire, ces macaques de Japonais, s'ils ont envie de faire la guerre, c'est parfait. Qu'ils déclarent la guerre, ensuite on signera de nouveaux traités, on fixera de nouvelles limites aux Concessions, sur cinquante miles des deux côtés du fleuve...

— Et alors la situation tournera à votre avantage, riposta froidement Mario. Les terrains que vous avez achetés prendront de la valeur, et vous éviterez ainsi la faillite... (Il s'énervait de plus en plus en plus.) Mais ouvrez donc les yeux, bande de vieux réacs. Toutes ces histoires de fortunes audacieuses bâties dans l'Orient colonial, c'est fini et bien fini. Nous ne sommes plus avant-guerre, vos stratégies impérialistes foutent le camp. Ces macaques, ils nous mettront tous dans le même panier !

Brennan, maigre et élancé, paraissait très grand au milieu des autres. Il s'approcha de Margot et Teresa pour aller avec elles voir les chevaux.

Les immenses couronnes des châtaigniers s'étendaient jusqu'à la clôture, la petite jument grise se tenait dans un espace libre sous les arbres. Un palefrenier en tunique de coton bleu flatta le cou de l'animal, resserra la sangle et ôta la couverture qui lui couvrait le dos. Sa crinière était soigneusement nattée. La brise apportait un parfum de laurier, la pouliche ombrageuse s'ébroua, gratta puissamment des sabots dans la terre meuble. Margot devait acheter un cheval pour entrer dans le club, lequel exigeait de tous ses membres qu'ils soient les propriétaires *bona fide* de leurs montures. En outre, ce devaient être des chevaux chinois, qu'il fallait appeler, pour être exact, des poneys de Mongolie. Qui étaient issus d'un croisement entre des pur-sang anglais et des chevaux mongols, comme Brennan le lui avait expliqué. Mais oui, c'est un demi-sang. Regardez sa croupe – devant le maquignon cosaque de Mohawk Road, Brennan avait détaillé les caractéristiques de la jument, la main caressant sa croupe –, les chevaux mongols ont la croupe inclinée, celle des anglais est plus longue. Le tsar pensait que si ses régiments cosaques montaient des chevaux anglais à la croupe large, il pourrait vaincre les armées de Napoléon et, pour cette raison, il avait acheté un troupeau d'étalons anglais, on peut donc considérer qu'on doit cette lignée à la maison impériale de Russie.

— Dame Juliana Berners, prieure du couvent St Mary de Sopwell, avait déjà détaillé dans ses traités les cinq qualités qui faisaient un beau cheval : le dos de l'âne, la queue du renard, l'œil du lièvre, l'ossature de l'homme, l'encolure et la crinière de la femme. Un

pur-sang de course se tient droit et fier comme une belle femme, la tête haute et le regard posé en avant.

Il venait de répéter ces mots, cette fois à l'intention de Teresa.

Un cheval bai cerise arrivait au galop du nord des terres.

— Ah Pau ! Ah Pau ! s'écria l'assistance.

Le cavalier ovationné par la foule descendit comme une flèche à flanc de colline. Bien que faisant partie des domestiques chinois, cet homme à la cinquantaine bien sonnée était un des piliers du Shanghai Paper Hunt Club. Parmi le reste du personnel il y avait toujours beaucoup de mouvement, certains prenaient leur retraite et regagnaient leur pays, d'autres s'étaient fait tuer pendant la Grande Guerre. Seul Ah Pau servait ici depuis plus de trente ans, avec diligence et fidélité.

Les chevaux, bouillant d'impatience, étaient rassemblés auprès de la clôture des prés côté nord, l'entrée était ouverte, Margot monta en selle et fit un signe de la main en direction du pré où se tenait Teresa, un coup de vent faillit emporter son chapeau et elle lâcha les rênes pour le retenir. Le cheval gris démarra brutalement, Brennan exerça une pression des genoux pour faire avancer le sien, qui dépassa la pouliche d'une demi-tête. Brennan se baissa vivement pour ramasser les rênes et les remettre dans les mains de Margot.

Ladies and Gentlemen, time is up, you may go !

Les chevaux franchirent la ligne de départ mais l'un d'eux heurta la clôture et fit dévier un des poteaux, qui tomba en creusant un trou dans l'herbe. Les chevaux dévalèrent la pente dans un tonnerre de sabots. La brise se leva et parmi les herbes apparut un instant un éclat argenté. Quelqu'un cria : *Tally-ho !*

Brennan lui avait bien expliqué les règles du jeu, l'appel, imité ici, était celui qu'on poussait en Inde pendant la chasse pour appeler les chiens. Quand un cavalier découvrait l'un des signaux de papier cachés dans les buissons ou derrière une pierre, il criait *Tally-ho !* assez fort pour être entendu des secrétaires du club.

Une fois arrivés au pied de la colline, ils se trouvèrent devant un petit carré de choux. Margot en tirant sur ses rênes fit entrer son cheval dans le champ. Quelqu'un sortit soudain d'une hutte de paille, se précipita en courant vers elle et se mit à tourner autour d'elle en trépignant et en criant des phrases dans sa langue que Margot ne comprenait pas. Le cheval prit peur, recula et se mit à piaffer. Brennan la rejoignit au galop, jeta une pièce d'argent, ce qui stoppa net ce ballet folklorique.

Ils ne pouvaient plus rejoindre le gros de la troupe et n'avaient trouvé aucun des papiers qui indiquaient le chemin. Arrêtés sur un terrain plat dans une boucle de la rivière, Margot déplia la carte, Brennan désigna un petit cours d'eau sinueux appelé Zigzag Jump.

Ils dirigèrent leurs chevaux vers l'est, le long de la rive, passèrent un pont, arrivés au pied d'une butte d'argile en forme de pyramide, ils firent halte pour se reposer sous un bosquet. Il s'agissait d'un monument aux morts de la Grande Guerre, offert par le club, qui portait à son sommet une stèle de pierres maçonnées.

Il était près de midi, le soleil brillait sur l'eau vert sombre du ruisseau, des insectes allaient et venaient entre les feuilles et les branches vénéneuses des lauriers-roses. Margot voulait éviter tout contact avec Brennan, si elle s'y risquait, ses jambes ne pourraient plus la porter. C'était elle, plutôt, qui avait eu le coup de

foudre – elle le savait bien, la pauvre abeille aux ailes alourdies de nectar, pauvre petite abeille, désormais incapable de se mouvoir.

V

Vendredi 5 juin 1931 (an XX de la République), 9 h 50.

Dans l'obscurité, Xue pensait à Teresa, à ses courts cheveux ébouriffés, étalés comme les pétales d'un bleuet. Etrangement, plus il faisait noir, plus la douleur se faisait sentir, plus les images qui lui revenaient d'elle étaient nettes. Et puis ce n'était pas si étrange, après tout, avec toutes les photos qu'il prenait.

Il ne comprenait pas pourquoi ils étaient venus le chercher. Il savait qu'ils l'avaient conduit à la garde municipale. De là où il habitait, route Joseph-Frelupt, la voiture n'avait tourné que deux fois avant de s'arrêter devant le portail. Il connaissait l'endroit, le siège des services de police, route Stanislas-Chevalier. Ils avaient franchi la grille et pris une allée qui contournait le bâtiment de brique, on l'avait tiré de la voiture, l'allée longeait la façade nord du bâtiment, au pied du mur d'enceinte hérissé de tessons de verre. Les rayons du soleil n'y pénétraient pas, l'air était frais.

On l'avait poussé à l'intérieur du bâtiment. Des boiseries noires protégeaient les murs vert sombre du couloir, le plancher aussi était peint en noir. Il était entré dans ce qu'il supposait être une salle d'interrogatoire, où on l'avait fait asseoir sur une chaise équipée de taquets sur les côtés, dès qu'il avait été assis quelqu'un

avait fait pivoter les taquets, qui s'étaient calés contre ses côtes.

Un inspecteur chinois, assis derrière une table, l'avait interrogé tout en remplissant des formulaires portant des cases préimprimées. Quand il en avait rempli un, il le tendait au secrétaire qui occupait le côté de la table, un agent qui savait le français et s'affairait continûment à traduire les textes et les taper à la machine.

Les questions s'étaient rapidement concentrées sur leur voyage. L'inspecteur maintenant ne remplissait plus ses cases, il notait les réponses de Xue sur des feuilles à petits carreaux.

Dans quels endroits vous êtes-vous rendus à Hongkong ? Et à Hanoi ? Et à Haiphong ? Tu ne te souviens que de l'hôtel ? Vous n'êtes pas allés sur le port ? Dans les bars ? Au restaurant ? Qui avez-vous rencontré ?

Mais il n'avait pas grand-chose à dire. Oh si, il était sincère. L'inspecteur lui avait donné dix minutes de réflexion, il se doutait en fait que c'était pour se donner le temps d'aller aux toilettes. Quand l'inspecteur était revenu, ses vêtements dégageaient une odeur de Lysol. Lui ne trouvait toujours rien de plus à dire. Soudain il s'était souvenu (bien sûr, cela n'était jamais sorti de sa tête), à Hanoi, elle s'était rendue dans une autre chambre. Un homme, un Chinois, semble-t-il, il ne le connaissait pas et ne pouvait en dire davantage, si ce n'est que ce type avait décidément quelque chose d'énigmatique (des mots dits avec une certaine joie mauvaise, à la perspective de ce qu'ils risquaient d'entraîner).

— Très bien, je vais demander à mes gars de t'aider à réfléchir.

L'inspecteur les avait hélés jovialement.

Ils l'avaient alors traîné dans une pièce absolument vide. Là, on l'avait poussé à terre, ligoté, et il était resté

recroquevillé sur le ciment glacial. Quelqu'un avait apporté un seau en fer-blanc. Terrorisé, il le fixait avec fièvre, observait ce type qui brandissait le seau, l'approchait de sa tête, il avait essayé de résister tandis que l'autre appuyait et, en quelques secondes, il s'était retrouvé la tête coincée, enfoncée dans le seau métallique. Il avait eu l'impression qu'une main lui poignait le cœur. Juste après, il avait entendu des éclats de voix, des pas sur le sol, tandis que son crâne était projeté sur le côté par une force soudaine – venant de l'extérieur du seau – et avant qu'il comprenne ce qui se passait, une poussée tout aussi violente l'avait projeté dans la direction opposée.

La douleur irradiait de différents points de son corps, le premier qu'il réussit à localiser était son nez, coincé contre une arête de la paroi intérieure du seau. Presque rien au début, un élançement, l'impression qu'on aurait en hiver en se cognant la tête contre un poteau électrique. Puis tout son visage commença à le faire souffrir, il lui semblait qu'on lui assénait des coups derrière le crâne avec quelque chose de très lourd, rapidement la douleur devint intolérable. Elle se propagea au cou, sa tête, dans le seau, comme coupée du corps, était promenée de droite et de gauche à coups de pied – à ce moment il avait été certain que c'était à coups de pied qu'ils le frappaient. Ensuite il avait eu mal par tout le corps, toutes ses articulations commençaient à le faire souffrir. Il se dit qu'il avait vomi, il avait l'impression d'avoir un morceau de piment sec qui lui obstruait la gorge.

Il n'avait plus mal maintenant, ses articulations, après avoir été distendues au maximum, cédaient brutalement, le laissant dans un engourdissement bienfaisant. Puis il ne sentit même plus son épuisement, il avait

depuis longtemps dépassé le stade de l'épuisement. Simplement, il avait les oreilles qui bourdonnaient, on aurait dit quantité de gens parlant en même temps, une multitude en train de lui hurler dans les oreilles à l'intérieur du seau.

Beaucoup plus tard, quelqu'un secoua le seau, la douleur se réveilla dans son nez et un goût de métal rouillé lui emplît l'arrière-gorge et la bouche. Le seau valsa à grand bruit sur le sol derrière lui, les vitres étaient inondées d'un éclat orange fusant à la lisière des nuages à l'ouest, si violent qu'un voile noir lui passa devant les yeux, il lui sembla revenir à la vie, cette infernale odeur de rouille s'était dispersée et, malgré le soir tombant, malgré la réverbération mouvante des couleurs du couchant par les carreaux, son nez huma pleinement le chaud parfum de la lumière du jour.

On le mena dans une autre pièce, il se rendit compte qu'on l'avait déshabillé avec soin, son costume en lin, fait sur mesure chez Wei Lee, était suspendu à un cintre. Il ne se souvenait plus du moment où on lui avait fait ôter ses vêtements pour le laisser en caleçon et maillot de corps, en remettant son pantalon il contemplait avec une sorte de pitié ses genoux bosselés et malingres, couverts de bleus, incapable de savoir si c'était des coups reçus ou d'être resté agenouillé.

Quelqu'un l'avait relevé et posé sur une chaise comme on sort une photo du bain de révélateur, comme on la suspend à un câble électrique. Le monde retrouve ses lignes droites, se remet d'aplomb après un changement d'angle à quatre-vingt-dix degrés quand on la met à sécher. Sa vision s'éclaircissait peu à peu, quelqu'un le regardait en souriant, non pas l'inspecteur chinois qui était là auparavant, avant qu'on lui mette la tête dans le seau, celui au long visage morose qui ne

cessait de sourire et de lui crier dans les oreilles. L'homme qui souriait maintenant à cette place était un Français.

Il se présenta à Xue. L'inspecteur principal Maron, un homme râblé, qui aimait manifestement la cuisine indienne, ses vêtements sentaient le curry et il avait même une petite tache jaune à côté du deuxième bouton de sa veste. Il éclata d'un rire sonore dont l'écho se propagea dans la pièce. Un local orienté au nord, au deuxième étage de la garde municipale, route Stanislas-Chevalier. Quelqu'un apporta une liasse de documents que Xue devait signer. Puis on le fit rasseoir.

On lui avait glissé une cigarette dans la bouche, sans lui demander s'il voulait fumer. Mais il n'entendait pas très bien, ses oreilles ne cessaient de bourdonner.

L'inspecteur principal Maron voulait changer de méthode pour discuter avec Xue. Ils étaient assis comme deux amis en train d'échanger sur un petit problème. Il avait de légers soupçons, et il espérait que Xue pourrait l'aider à les dissiper. Avant que Xue commence à répondre à ses questions, l'inspecteur Maron insista pour éclaircir certains détails.

Il reprit le récit au début de leur voyage. Dès l'instant où il entendit Xue lui expliquer que depuis qu'ils avaient embarqué pour Hongkong, à Haiphong et ensuite à Hanoi, elle avait réglé toutes leurs notes d'hôtel et de restaurant, l'inspecteur Maron se remit à rire de bon cœur. Il tapa sur l'épaule de Xue et lui dit que vraiment il savait y faire.

Mais enfin, quand même, pourquoi vous invite-t-elle ? Pas seulement parce qu'elle est riche, ou alors pourquoi elle ne m'inviterait pas aussi, moi le prestigieux inspecteur principal Maron – auriez-vous davantage de prestige que l'inspecteur Maron, par hasard ?

Parce que vous êtes son amant ? Et que font les amants quand ils ne sont pas au lit ? Vous ne l'avez pas accompagnée ici ou là ? Mis votre costume de bain pour aller à la plage ? Mais alors ça veut dire que vous étiez toute la journée dans la chambre, toute la journée au lit ? Bon, passons aux choses intéressantes – qu'est-ce que vous lui faites, au lit ? Allez, réjouissez-moi un peu, vous n'avez pas envie de réjouir le cœur de l'inspecteur principal Maron ?

Xue avait l'impression de sentir de nouveau sur son corps la brise tiède du Sud-Est asiatique, les draps humides, le lent frôlement des pales du ventilateur au plafond. Espèce de barrique corse, voilà à quoi je suis réduit, parce qu'il faut te réjouir le cœur, et parce que tu te sers d'un seau en fer-blanc. Il se remit à penser à toutes ses photos...

— Au lit, nous fumions des cigarettes et demandions aux employés de l'hôtel de nous monter nos repas. Elle n'en avait jamais assez, si je me sentais fatigué c'était elle qui montait sur moi. Ce qu'elle préfère, c'est quand elle est allongée sur le bord du lit, les jambes haut levées.

On aurait dit deux bras qui se tendaient hors des tranchées, comme ceux des soldats vaincus, que Xue avait vus aux actualités de Nankin. Plus loin que ses genoux sanguins, que ses orteils crispés, ce visage où passaient des ombres, au rythme du ventilateur qui tournait au plafond.

— Continuez...

Maron alluma une cigarette, tapotant la table de ses doigts recourbés, il paraissait tendu dans l'effort d'imaginer la scène, et prêt à croire cette fois que Xue ne lui racontait pas d'histoires.

— Dès que nous faisons une pause, nous fumons. Une seule cigarette, je prends une bouffée, puis c'est son tour. Des Garrik, la marque qu'elle préfère. Elle aime celles à un dollar argent la boîte, les sans filtre, plus épaisses et plus courtes que les Three Fives. Elle sort les cigarettes de la boîte et en remplit un étui en argent. C'est moi qui les allume, elle veut toujours que ce soit moi, elle dit que ses mains sont occupées ailleurs. Si l'étui ne nous tombe pas sous la main, elle me fait chercher partout, quelquefois je retourne toute la chambre sans le trouver. Je pense qu'elle le fait exprès, elle a déjà dit qu'elle aimait me voir aller et venir nu dans la chambre, elle dit que la vue des « côtes chinoises » l'excite, « les côtes chinoises », c'est le surnom qu'elle me donne. A la fin je m'aperçois généralement que l'étui à cigarettes était dans le lit, sous ses fesses, alors elle éclate de rire et dit que comme il est recouvert d'un fin cuir noir et que sa peau ne sent rien parce qu'elle a la chair de poule, elle ne s'en était pas aperçue.

Xue ne s'arrêtait plus de parler, il livrait tous les détails, l'inspecteur Maron avait bien insisté là-dessus. Les scènes lui revenaient à l'esprit par éclairs successifs, comme une étrange inspiration du ciel au milieu de cette débâcle, comme une jouissance secrète venue s'immiscer entre le questionneur et le questionné, on aurait dit qu'une complicité inavouable avait pris corps, l'espace d'un instant, entre cet officier de police à la lourde carrure et le photographe. Les phrases coulaient avec aisance, de plus en plus facilement, pareilles à la brise qui agite les rideaux, pareille au jour qui renaît, lorsqu'après s'être torturé le cerveau toute la nuit l'écrivain aperçoit les premières lueurs de l'aube.

— Quand vous retourniez toute la chambre à la recherche de ses cigarettes, il ne vous serait pas arrivé par hasard de voir des choses suspectes ?

— Une arme ?

Le mot lui avait jailli de la bouche.

— Elle a une arme ?

Pendant une minute ou deux, le chef de brigade Maron l'avait considéré d'un œil bizarre, le regard fixé sur le premier bouton de sa veste en lin où s'accrochait un gardénia sec et décoloré, son pédoncule vert foncé s'insérant parfaitement dans la boutonnière, comme s'il avait poussé là. Il semblait frappé de stupéfaction à sa vue, comme s'il atteignait l'illumination à le contempler. Il s'était remis à questionner :

— Qu'est-ce que vous savez, en définitive ? Les gens disent qu'elle est allemande...

— Elle est russe.

L'inspecteur Maron agita la main d'un air agacé, il n'aimait pas qu'on lui coupe la parole :

— Vous avez vu ses papiers ? Un passeport Nansen, ou bien des papiers d'identité émis par le régime tsariste ? Vous prétendez être son amant, et vous ne savez rien d'elle.

Il s'interrompit à nouveau, il avait l'air prêt à faire une grande révélation, comme pour confirmer son verdict que Xue ne savait rien.

— Celle que les Chinois appellent Dame Meiye, votre Teresa, Therese Irxmayer sous son identité complète, est une *tai-pan*, une talentueuse chef d'entreprise qui possède un fonds de commerce à Hongkong. Elle est bien plus dangereuse que vous ne pouvez l'imaginer, en réalité la police de la Concession redoute que sa présence ne se révèle, disons... hum, un facteur d'instabilité. Nous sommes convaincus qu'elle a de mauvais amis,

convaincus qu'elle se livre à un commerce dangereux, et si vous acceptez de soutenir nos intérêts – dont nous espérons que vous saurez convenir qu'ils correspondent aux vôtres – en prenant part à ses affaires, et de nous tenir au courant de la situation et de ces mauvaises fréquentations au moment propice, la garde municipale et moi-même saurons nous souvenir de votre bonne volonté.

Ils étaient deux, le Français au volant, le Chinois à l'arrière avec Xue. L'auto roula jusqu'à l'Astor House et s'arrêta sous la grande marquise en toile disposée devant l'entrée contre la pluie. Quand le moteur se remit en marche, le Français lui sourit et le salua d'un geste de la main gauche, deux doigts pointés sur le bord de son chapeau. Un chapeau assorti à son imperméable, posé en arrière sur son crâne.

Mes couilles, lança Xue à voix basse, avant de jeter sa cigarette, éteinte depuis longtemps, sous la pluie.

Des bruits sourds résonnaient dans la cage d'ascenseur, la grille était fermée. Il décida de monter les étages à pied, il avait besoin de se dégourdir les jambes. Il était fatigué et affamé, à neuf heures ils étaient allés dans un restaurant cantonais du quartier Palikao – il faut que tu manges quelque chose. Mais il avait à peine touché aux plats. Le restaurant était plein de flics qui venaient d'être relevés de leur service.

Quand il avait téléphoné à Teresa, les deux types étaient là à le regarder, l'un debout derrière lui, à quelques centimètres, appuyé à l'encadrement de la porte de la cabine, l'autre en face de lui, seulement séparé par la vitre. Ensuite ils l'avaient raccompagné, très poliment, presque comme d'excellents amis.

Les semelles de bois pleines de boue de ses chaussures clapotaient sur le parquet à motifs, on aurait dit que de l'eau allait en sortir.

Toute la journée, les bruits de voix n'avaient pas cessé dans ses oreilles, même maintenant ils continuaient de l'importuner, ils lui semblaient surgir des lambris qui ornaient les murs des couloirs dans l'Astor House, inopinément, criards et moqueurs, pleins de menace, mais non dépourvus de séduction. C'étaient ces voix, bien plus que son bref accès de terreur, qui l'avaient décidé. Il avait bel et bien connu la terreur ce matin, quand il s'était retrouvé seul dans cette pièce vide, recroquevillé sur le ciment et ligoté, la tête coincée dans un seau en fer-blanc.